

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

Canadiana.org has attempted to obtain the best copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

Canadiana.org a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- | | | | |
|-------------------------------------|---|-------------------------------------|---|
| <input type="checkbox"/> | Coloured covers /
Couverture de couleur | <input type="checkbox"/> | Coloured pages / Pages de couleur |
| <input type="checkbox"/> | Covers damaged /
Couverture endommagée | <input checked="" type="checkbox"/> | Pages damaged / Pages endommagées |
| <input type="checkbox"/> | Covers restored and/or laminated /
Couverture restaurée et/ou pelliculée | <input type="checkbox"/> | Pages restored and/or laminated /
Pages restaurées et/ou pelliculées |
| <input type="checkbox"/> | Cover title missing /
Le titre de couverture manque | <input checked="" type="checkbox"/> | Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées |
| <input type="checkbox"/> | Coloured maps /
Cartes géographiques en couleur | <input type="checkbox"/> | Pages detached / Pages détachées |
| <input type="checkbox"/> | Coloured ink (i.e. other than blue or black) /
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire) | <input checked="" type="checkbox"/> | Showthrough / Transparence |
| <input type="checkbox"/> | Coloured plates and/or illustrations /
Planches et/ou illustrations en couleur | <input checked="" type="checkbox"/> | Quality of print varies /
Qualité inégale de l'impression |
| <input checked="" type="checkbox"/> | Bound with other material /
Relié avec d'autres documents | <input type="checkbox"/> | Includes supplementary materials /
Comprend du matériel supplémentaire |
| <input type="checkbox"/> | Only edition available /
Seule édition disponible | <input type="checkbox"/> | Blank leaves added during restorations may
appear within the text. Whenever possible, these
have been omitted from scanning / Il se peut que
certaines pages blanches ajoutées lors d'une
restauration apparaissent dans le texte, mais,
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas
été numérisées. |
| <input checked="" type="checkbox"/> | Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin / La reliure serrée peut
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la
marge intérieure. | | |
| <input checked="" type="checkbox"/> | Additional comments /
Commentaires supplémentaires: | | Pagination continue. |

LE MONDE ILLUSTRÉ

ABONNEMENTS:

Un an, \$3.00 - - - Six mois, \$1.50
Quatre mois, \$1.00, payable d'avance
Vendu dans les dépôts - - 5 cents la copie

8ME ANNEE, No 396 SAMEDI, 5 DECEMBRE 1891

BERTHIAUME & SABOURIN, PROPRIETAIRES.
BUREAUX, 40, PLACE JACQUES-CARTIER, MONTRÉAL.

ANNONCES:

La ligne, par insertion - - - - 10 cents
Insertions subséquentes - - - - 5 cents
Tarif spécial pour annonces à long terme



EDISON, LE GRAND ÉLECTRICIEN DU XIX^e SIÈCLE

LE MONDE ILLUSTRÉ

MONTREAL, 5 DECEMBRE 1891

CAUSERIE

UN FEU DE PAILLE

SOMMAIRE

TEXTE.—Causerie : Feu de paille, par Benjamin Sulte.—Nos gravures, par Jules Saint-Elme.—Etudes de mœurs : L'homme qui pose, par Wilfrid.—Notre patronne sainte Catherine, par Gilbert.—Poésie : Epître à mon amie, par R. Mercier.—Les légendes du pays que j'habite, par Paul Calme.—Entre Médor et Minette, par Gaston d'Eyzin.—Mosaïque, par Eugène Muller.—Nouvelles à la main.—Poésie : Automne d'Alsace, par J. B. Chatrian.—Christophe Colomb : Une question d'histoire, par Alphonse Gagnon.—A ma muse, par E. Z. Massicotte.—Sœur Thérèse de Jésus.—M. Denis Ruthban, par Jean Pleure.—Feuilletons : Un amour sous les frimas (suite), par Louis Tesson.—Carmen (suite)—Problèmes d'Échecs et de Dames.—Jeux d'esprit.

GRAVURES.—Portrait de M. Edison, electricien-inventeur.—Scènes de mœurs dans l'île de Formose : Chef sauvage et sa tribu descendant des montagnes ; Premier aspect d'un chef aborigène ; Un succès d'amusements à la mode du pays.—Beaux-Arts : Détrônée.—Portrait de Sœur Thérèse de Jésus.—Gravure du feuilleton.

PRIMES MENSUELLES DU "MONDE ILLUSTRÉ"

1re Prime	\$50
2me "	25
3me "	15
4me "	10
5me "	5
6me "	4
7me "	3
8me "	2
86 Primes, à \$1	86
94 Primes	\$200

Le tirage se fait chaque mois, dans une salle publique, par trois personnes choisies par l'assemblée. Aucune prime ne sera payée après les 30 jours qui suivront le tirage de chaque mois.

NOS PRIMES

QUATRE-VINGT-DOUZIÈME TIRAGE

Le quatre vingt douzième tirage des primes mensuelles du MONDE ILLUSTRÉ (numéros datés du mois de NOVEMBRE), aura lieu samedi, le 5 DECEMBRE à 8 heures du soir, dans la salle de l'UNION ST-JOSEPH, coin des rues Sainte-Catherine et Sainte-Élisabeth.

Le public est instamment invité à y assister. Entrée libre.

ENCOMBREMENT

Le MONDE ILLUSTRÉ prie bien ses nombreux correspondants et fidèles collaborateurs de lui pardonner s'il lui est totalement impossible d'écouler aussi promptement qu'il le voudrait et que le mériteraient ces écrits, les productions de leurs alertes plumes. Nous nous voyons littéralement débordés par l'encombrement des matières manuscrites ; nous nous efforcerons de donner à chacun son tour, autant que possible, et tout bien considéré, du reste. Donc patience, demandons-nous aux intéressés. Qu'on ne s'en prenne pas à notre bonne volonté, mais bien plutôt à la popularité du MONDE ILLUSTRÉ.

LA RÉDACTION.

Vers le printemps de 1865, la nouvelle arriva que le gouvernement canadien allait former deux ou trois bataillons, des cinq cent hommes chacun, destinés à apprendre l'école du soldat en se tenant sur la frontière est du Haut-Canada, le long des lacs Eriés et Ontario, de manière à commencer l'expérience pratique dont nos législateurs parlaient sans cesse depuis une trentaine de mois. C'était une démarche préparatoire à l'organisation de la milice actuelle qui n'eut lieu qu'en 1870.

De plus, nous allions peut-être rencontrer les féniciens qui rôdaient par les frontières, cherchant les poules et le pain et le beurre qu'ils pourraient dévorer, car tous étaient des crève-faim remarquables.

Ceux d'entre-nous qui partirent en ce temps-là pour voler à la gloire et aux rhumatismes, n'avaient pas tous, comme moi, le grade de sergent.

Or, s'il est beau d'être officier, il est encore plus suave d'être sergent, vu que le sergent il n'y a que cela dans l'armée—tout le reste étant inutile et secondaire.

* * D'étape en étape, notre détachement arrive à Niagara, une ville qui avait déjà des antécédents, mais pas d'histoire. J'y rencontrai William Kirby ; ensemble nous y préparâmes le plan du *Chien d'Or*, et depuis ce moment la localité a un nom dans les fastes de la littérature.

Je n'étais que sergent, Kirby n'était que maire, jugez, s'il eut été sénateur et moi colonel ! Toutefois, consolons-nous : il y a des sénateurs qui n'écrivent pas de chefs d'œuvre, et nombre de sergents qui ne deviennent pas des militaires de ma proportion.

J'ai connu Kirby comme ceci : en sa qualité de maire, il apportait à notre commandant une adresse de bienvenue—que je traduisis, séance tenante, sans encre ni papier, et que je débitai aux compagnies de langue française avec l'aplomb et la *furia* du défunt Bonaparte. La troupe applaudit quelque chose : ce devait être ma manière de traduire. Le maire fut enchanté ; il m'invita chez lui. Le commandant me fit sergent-major, pour avoir l'avantage de me parler sans façon, comme on dit.

J'avais adopté une méthode de circonstance : à cheval sur la discipline, il fallait que mon chef hiérarchique me prit au sérieux, mais déboutonné au possible avec le maire et son entourage, je tenais la clef des amusements et des choses civiles.

* * Le dimanche qui suivit notre arrivée, nous avions obtenu du curé la permission de chanter une messe en musique. Ceci n'était plus du genre banal de salon, et c'est peut-être pourquoi notre église était remplie de d'étrangers. Vésina chanta la messe Bordelaise, à la suite de laquelle nous entonnâmes le *Nous vous invoquons tous*, avec cuivres et orgue. Les protestants sortirent, ravis, de l'église en disant :

—Ces diables de Canadiens Français, ils chantent le *God save the Queen* dans leurs cérémonies religieuses !

C'est le même air.

Un bon point de gagné.

Kirby et moi, qui devons être, dix-sept ans plus tard, membres fondateurs de la Société Royale, nous nous entendions.

* * Voici ce qui se passa le 24 mai. Au moment où notre bataillon était à table, après le feu de joie de la fête de la Reine, je me présentai et demandai douze hommes de bonne volonté immédiatement.

Un quart d'heure après, les douze hommes revinrent portant des seaux remplis de bière et des puddings.

Hourrah !

Le dîner devenait fête. Nous prenions des al-

lures. La santé de la souveraine et de nos commandants s'en suivirent.

Mais quel tumulte à la caserne jaune ! La caserne jaune, ou plutôt *Yellow Barracks*, était occupée par le bataillon anglais, qui n'avait ni bière ni plumb pudding. En apprenant que nous faisons bombance, le mécontentement de ces braves gens avait éclaté. A leurs yeux, il était manifeste que les Français recevaient des faveurs de la part des chefs. Horreur ! le jour de la fête de la Reine ! Il n'y eut bientôt ni tête ni queue dans ce corps. J'en profitai pour produire mon petit effet. Monté sur un baril vide, j'adressai la parole à ces naïfs enfants, leur expliquant que, depuis un mois, nous retenions sur nos rations de vivres une petite somme quotidienne, de façon à avoir une masse au jour du 24, sur laquelle se payaient le plumb pudding et la bière.

Hourrah !

Et j'ajoutai avec cet air qui n'appartient qu'aux triomphateurs : "Faites de même, mes frères, dans un mois nous aurons la Saint Jean Baptiste, et, si vous y consentez, nous la célébrerons ensemble."

Hourrah ! St. John Bapptist ! Hourrah !

Elle eut lieu, la Saint-Jean-Baptiste, et tous les officiers y prirent part, et les citoyens aussi !

Au dîner, je prononçai le discours de circonstance, dans la baraque jaune, tandis qu'un sergent écossais parlait de la Saint-Jean-Baptiste dans la baraque bleue. On a jamais bien su ce qu'il avait dit.

La baraque bleue, ou *Blue Barracks*, à cause de la couleur de ses murs, n'avait jamais vu chose pareille.

Le soir, devant la population émerveillée, nous improvisâmes un concert en plein vent, où *Vive la Canadienne* et nos chansons populaires furent admirées.

C'était bien la première fois que la Saint-Jean-Baptiste entraînait ainsi les gens du Haut-Canada.

* * Un peu plus tard vinrent des plaintes, de la part des propriétaires des vaches laitières qui paissaient sur notre champ d'exercice. Les soldats chassaient les animaux sans mi-éricorde. Je demandai aux sergents instructeurs de mettre les compagnies aux mouvements qui consistent à briser les files pour éviter les obstacles : de cette manière, les cartes de visite des vaches n'étaient pas écrasées par les pieds de la troupe—mais on se lasse de tout—et je ne donnai plus que des ordres subtils, non parlés, traduisibles néanmoins, car ils étaient mimés—et que l'on comprit très bien.

En deux jours, toutes les vaches avaient disparu : elle ne rendaient plus de lait à leurs propriétaires une fois retournées chez elles,

Hourrah !

* * Ayant accompli cet exploit, je songeai à voir le pays d'alentour. Nous partîmes, trois camarades, droits dans nos uniformes et regardant le peuple des villages avec condescendance et sentiment. A Sainte Catherine, un nègre nous offrit l'hospitalité de l'hôtel où il était domestique. Ce gaillard parlait le même français que nous mêmes. Sur un mot d'explication, il nous dit qu'il était né aux forges Saint Maurice, qu'il avait été esclave de Mathew Bell, et il nous entretint de nos familles—car nous étions tous des Trois-Rivières, bien entendu, à cause de moi.

C'est en rentrant au quartier général, le lendemain soir, par une nuit de chien, que je reçus un coup de baïonnette qui me pénétra la cuisse et dont je puis vous montrer l'honorable boursoufflure. Il y avait un terrain fangeux à traverser, sur lequel on avait posé des planches libres. Mes compagnons et moi, nous nous mîmes à marcher comme les vaches, en frappant du talon puis de la pointe du pied. La sentinelle cria aux prétendues quadrupèdes :

—Huch ! Marche-t-en !

Mais nous ne comprîmes pas ce langage. Alors le soldat vit que c'était des hommes.

—Qui va là !

Pas de réponse. Nous avions envie de rire.

La sentinelle s'élança, me perça avec son

arme,—et, me reconnaissant, se met à geindre. Ma botte était pleine de sang. Ça soulage, une saignée. Telle est mon expérience.

La baraque jaune et la baraque bleue vinrent me voir, les jours suivants, et nous en profitâmes pour donner des concerts. Je fus guéri par le trombone et la contrebasse.

Hourrah !

* * Nous étions partis pour la gloire. Il n'y en avait pas du tout. Les féniens tremblaient de peur ! Ils ne sortaient plus des Etats-Unis. Ce fut non pas une campagne militaire, non pas une bataille, mais un feu de paille.

Benjamin Sulte

NOS GRAVURES

EDISON

Rendons hommage aux hommes illustres et soyons assez généreux pour n'attendre pas leur mort avant que de proclamer leurs talents—leur génie, quand il s'agit d'Edison—et de reconnaître leurs mérites.

Le grand électricien-inventeur de la République voisine a fait plus que bien d'autres pour promouvoir le progrès et le bien-être de l'humanité. Il a droit à la reconnaissance de tous, sans distinction de parti ni de secte.

LE MONDE ILLUSTRÉ n'entend en payer qu'un bien léger tribut en publiant aujourd'hui le portrait de cet illustre Américain.

SCÈNES ET VUES DANS L'ILE DE FORMOSE

Cette grande île qui s'allonge à environ deux cent milles des côtes de la Chine, est bien peu connue. Nous saisissons avec empressement l'occasion favorable de publier aujourd'hui quelques illustrations propres à la révéler un peu à nos lecteurs.

Nous empruntons quelques brièves notes à l'intéressant récit d'un voyageur européen, M. Grimani, qui lui-même a recueilli sur place les croquis que nous reproduisons.

L'île se partage en deux régions distinctes : la montagne, inculte, avec ses habitants sauvages et barbares, la plaine où l'on récolte avec succès, dans le sud le sucre, au nord le thé. Les habitants de cette dernière région, appelés Pepuhans, sont d'un caractère pacifique.

Notre voyageur raconte que, étant très anxieux de garnir ses cartons de croquis sur nature, il put, un jour, averti à temps par son domestique, descendre rapidement un chef sauvage et sa tribu, descendant de leurs montagnes. Curieux de voir des blancs, ces êtres étranges, les naïfs insulaires accouraient en hâte au village, dans la plaine, où M. Grimani et son parti d'excursionnistes, s'étaient arrêtés.

Un autre jour, dit-il, nous fûmes témoins d'un curieux divertissement, dans l'enclos de notre demeure. Deux Chinois s'étaient imaginé de représenter un dragon. Un homme supportait la tête et un enfant la queue : une longue pièce de cotonnade courait de l'un à l'autre pour tenir lieu de corps. La tête, aux mâchoires terribles, cherchait à atteindre la queue, celle-ci s'efforçant d'échapper à l'affreuse morsure. Tout cela produisait un ensemble de pantomimes du plus ridicule effet. Pendant tout ce temps, un corps de musique, composé de Pepuhans, sonnait ferme des cymbales.

L'assistance se composait de sauvages qui suivaient avec le plus vif intérêt ce drôlatique spectacle, lorsque soudain, un des plus vieux chefs, incapable de contenir plus longtemps son émotion, fit un saut en l'air furibond ; il était littéralement charmé par l'harmonie des cymbales.

DÉTRONÉE

La chère petite : un roi qui se voit arracher son sceptre et sa couronne n'est guère plus malheureux qu'elle ne se trouve en ce moment ! Accoutumée à savourer toutes les tendresses maternelles jusques à hier encore, elle ne savait pas d'autre refuge que ces chers bras dont l'accès lui est à présent interdit. Quel est l'intrus qui vient la frustrer ainsi ? Car le sentiment fraternel est encore trop confus pour lutter, chez elle, contre l'égoïsme inné chez les hommes... et chez les femmes. Elle se fera bien difficilement à ces préférences qui l'affligent, on ne saurait dire combien. Et la pauvre mère aura de fréquents assauts à subir, chaque fois qu'elle paraîtra avec le nouveau bébé entre les bras. Elle le comprend bien elle aussi et compatit à la douleur de la pauvre évincée ; cependant, l'inclination maternelle est là..... Oh ! qu'il y a de philosophie dans cette juste réflexion d'un ancien à moi connu : " Les enfants, c'est de l'ordre des écus : plus il y en a, plus on les aime ! "—J. St E.

ETUDE DE MŒURS

L'HOMME QUI POSE

N'avez-vous jamais remarqué ce type ? La manie de poser est cousine germaine de la vanité par leur grand-père l'orgueil, fils chéri et détesté tout à la fois de la nature humaine. En voulez-vous un échantillon ? Il est tout trouvé : regardez monsieur de *Moi*. Il n'a pas mauvais cœur, mais il aime à paraître, il veut qu'on dise de lui : Tiens, voilà un homme.

Il est plus souvent renvoyé en arrière qu'incliné en avant ; il a des dispositions naturelles pour cette posture. Il a un lorgnon qu'il appuie sur son nez comme tous les autres, mais il a toujours le soin de disposer sa tête de manière que le plan de son verre de lorgnon fasse un angle parfait de quatre-vingt-dix degrés avec la surface du globe terrestre, du moins qu'il ne fasse jamais un angle aigu.

Voyez cette manière à lui de saluer sans modifier aucunement sa marche ; aucun mouvement n'est interrompu, tant il est étudié : on dirait un automate monté et réglé d'avance. Lorsque son frère, qui, lui, n'a pas su parvenir, le croise sur la rue, un rien attire son attention dans une vitrine ou de l'autre côté de la rue, tellement qu'il ne voit pas ce cher frère et qu'il sera tout surpris d'appréhender ensuite qu'il l'a rencontré !

Il regarde ordinairement un peu de côté, avec une figure impassible, une bouche hermétiquement fermée ; il vous écrase de son regard inquisiteur qu'il vous lance dans la direction d'une ligne oblique, à moins que, cependant, il juge à propos de ne pas daigner vous accorder cette faveur : son œil alors se fixe attentivement, de telle sorte que vous qui ne le connaissez pas, vous évitez tout bruit, de crainte de le déranger dans sa méditation.

Avouez qu'il a une pose assez imposante pour un petit génie : il ne réussit pas trop mal.

" Quelle peut être sa pensée ? vous demandez-vous en le voyant pour la première fois. Son cerveau est en travail d'un vaste projet, croyez-vous : ce ne sont rien moins que les grands intérêts de la patrie qui l'occupent."

Vous êtes bien à côté : il n'en est rien du tout. Sachez que notre héros pose tout bonnement. Il pense qu'on a une bonne, une haute idée de sa personne, que tout en lui s'impose, en un mot, et en conséquence il continue à poser.

Je vous l'ai indiqué : observez le vous-même et vous m'en direz des nouvelles.

WILFRID.

NOTRE PATRONNE SAINTE-CATHERINE

C'est à dire patronne des vieilles filles, n'en déplaise à celles de mes co-fœurs qui l'ont coiffée. Cette sainte est trop canadienne, ne serait-ce que par le mignon bonnet dont elle nous fait tout

particulièrement les héritières—et cela bon gré, mal gré—pour la laisser passer inaperçue.

Mais que dirai-je qui ne soit déjà su ?

J'avouerai ingénument que je n'ai jamais bien bien saisi la similitude qui existe entre cette grande sainte et la grave célibataire qui renonce à l'hyménée, se voue à une existence sédentaire, le plus souvent victime de son dévouement... La chose est déjà arrivée et elle arrive encore de nos jours.

Quelquefois même pour ajouter plus de mérites à cette vie monotone, Dieu permettra que ce cœur grand et noble ne soit pas compris, qu'on taxe d'égoïsme un attachement profond et unique, d'hypocrisie une charité et un zèle ardents pour les pauvres... Il est si difficile, voyez-vous, suivant le monde, d'être bonne sans affectation, pieuse sans bigotterie, aimable sans coquetterie, spirituelle sans fatuité, instruite sans pédantisme !

Je m'arrête, je m'aperçois qu'il coule de ma plume un fiel amer et pour rien au monde je veux laisser croire mon existence dolente lorsque tout m'est rose.

* *

Je reviens à ma patronne et à ses privilégiées. Que n'a-t-on pas dit, écrit, chanté même sur le compte de la vieille fille ! Que d'esprit dépensé ! que de de saillies spirituelles, que de traits malins décochés sans résultat aucun si ce n'est d'affermir quelques uns dans la sublime vocation et à faire fâcher—pour ne pas dire plus—celles qu'un malheureux destin a marquées du sceau de l'unité.... car, il ne faut pas s'y tromper, il y a vieille fille et vieille fille. Je dirai même qu'il y a autant de catégories que de personnalités mais je me donne bien garde de scruter le caractère distinctif de chaque catégorie, effrayée que je suis de m'y trouver classée.

Pourtant, touchons à une individualité. Vous connaissez sans doute ces caractères acariâtres, grincheux, apathiques à tout et pour qui la liberté est un dieu jaloux de son empire ? Ah ! que celles-là sont bien dans la bonne voie ! Elles se seraient égarées dans une existence qui demande le sacrifice absolu de la volonté et une dose énorme d'abnégation et de renoncement. Elles n'auraient jamais pardonné à leur mari, bien sûr, d'avoir entravé une liberté qui leur était si chère. Aussi, je doute fort que leur impassibilité ne s'émeuve lorsqu'une bouche railleuse leur jette à la figure ce mot sarcastique : " Vieille fille." Vieille fille ! Ah ! si ce titre est quelquefois la synonymie de caprices singuliers, bizarreries de caractères, goûts étranges, idées fantastiques, manies ridicules, dévotions outrées, conscience, timorée, il personnifie aussi et plus souvent encore un dévouement illimité mais inconnu...

J'ai déjà rencontré plus d'un cœur, qui, après avoir vu ses rêves de jeunesse s'évanouir, ses illusions se flétrir, agonisait tristement retranché derrière le titre de vieille fille... Ah ! que ces natures-là ont mes sympathies !

* *

Je voulais parler de sainte Catherine, et je n'ai fait que médire de celles qui ont épinglé le bonnet de ce modèle de sainteté en même temps que d'érudition.

On voudrait peut-être connaître le plus puissant moyen de ne pas rester célibataires. Je donnerai comme antidote certain d'entretenir dans son cœur une haine féroce et implacable contre les chats, les chiens et les perroquets—ces derniers surtout—car on attribue à cet oiseau une terrible influence sur la destinée.

Comme dans toute autre chose néfaste et triste, il y a le côté gai, le revers de la médaille, et quel qu'un a dit déjà—je ne me rappelle plus qui—qu'une femme d'esprit n'a pas d'âge ; alors comme toute femme se pique de posséder de l'esprit, il n'y a donc pas de vieilles filles !

La logique n'est certainement pas juste, mais enfin elle est consolante...

GILBERTE.



ÉPIQUE

A MON AMIE

Absorbé dans ma rêverie,
Je vous confesse, tendre amie,
Que votre départ, si soudain,
M'est une source de chagrin.

Oh ! isolé sur cette terre,
Comme tout me paraît mystère !
Que me réserve l'avenir ;
Faut-il chanter, faut-il gémir !

Maintenant pour moi l'existence
Consiste à souffrir en silence ;
Soul, dans mon modeste réduit,
A mes regrets je suis réduit.

Victime de l'inquiétude,
Je voudrais fuir la solitude.
J'ai su des jours bien plus joyeux,
Ensoleillés par vos doux yeux.

Hier encore, dans ma mansarde,
J'ai prié Dieu pour qu'il vous garde
Contre un aussi cruel destin ;
Qu'il vous épargne mon chagrin !

Pour moins s'agrir de la souffrance
Mon âme s'ouvre à l'espérance ;
J'aime à sourire à l'avenir,
Et me berçant d'un souvenir.

Ah ! que jamais sur votre tête
Ne souffle aucun vent de tempête,
Que les coups fréquents du malheur
N'atteignent jamais votre cœur.

Et que toujours votre carrière
Soit sans alarmes, sans misère ;
Avec gloire, tendresse, honneur
Je vous souhaite : le bonheur.

R. MERCIER.

LES LÉGENDES DU PAYS QUE J'HABITE

LA LÉGENDE DU MONT SAINT-MICHEL

Ceux de mes lecteurs qui ont été en Bretagne n'ont pas, sans doute, quitté ce pays, où la foi est encore vive et pure, sans aller visiter le Mont Saint-Michel. Tous sont allés sur ce roc qui, rongé par les eaux de la Manche, s'élève comme un géant en lutte avec la fureur des flots. Ils ont alors assisté à une de ces luttes où les vagues s'élancent avec la rapidité de l'ouragan et semblent menacer la terre de leur étreinte humide et houleuse.

Tous ont admiré alors la puissance de Celui qui sait mettre un frein à la fureur des flots. Toute cette furie de l'océan, ces vagues menaçantes viennent échouer devant un simple grain de sable que Dieu plaça ici pour limite à la masse liquide.

Tous les spectateurs ont admiré cette obéissance de l'eau à la Grandeur qui lui traça les limites immuables, mais peu ont connaissance de la légende qui se rapporte à l'église Saint-Michel, monument couronnant le sommet du rocher qui porte ce nom. Voici comment elle m'a été racontée par un vieux pêcheur à qui je demandais des renseignements sur ce lieu.

Peut-être trouverez-vous dans ce récit quelques faits merveilleux et incroyables. Je me contenterai de répondre à ces objections que toutes les légendes rapportent des faits pareils et que toutes, plus ou moins, sont incroyables.

Voici la légende.

* *

Dans un temps bien reculé, dont on ne saurait préciser la date, il n'existe pas de document précis, la Manche n'arrivait point au Mont Saint-Michel, une large plage sablonneuse et aride comme un désert s'étendait au loin.

Deux pauvres pêcheurs avaient leurs cabanes en ce lieu, et, chaque matin, ils allaient en mer pour jeter leurs filets. Les poissons nombreux en cet endroit se laissaient prendre facilement, aussi nos hommes vivaient heureux et l'aisance régnait dans leur famille.

L'un des pêcheurs, Paul B..., s'aperçut un jour que la mer s'avancait de plus en plus de leurs cabanes ; il en fit la remarque à son ami, Pierre F..., et lui dit :

— Pendant qu'il en est temps encore, nous ferions bien de quitter ce lieu dangereux qui pourrait devenir notre tombeau.

Mais Pierre reprit :

— La mer est encore loin de notre demeure, nous pourrions attendre encore quelques jours. Pendant ce temps, notre fortune se complètera, car le poisson abonde et le passage du hareng va avoir lieu. Paul ne voulut pas abandonner son ami ; quoi qu'il ne partageât pas les idées de Pierre, il consentit à rester dans ce même paysage.

La mer avançait chaque jour. Chaque matin, Paul voulait partir, mais chaque matin Pierre le retardait. L'amour du gain et la beauté de la contrée le retenaient en cet endroit dangereux. Enfin, la mer s'approcha tellement des deux cabanes qu'il ne fut plus possible d'y tenir.

Pierre et Paul firent un paquet de leurs objets les plus précieux, et partirent avec leur femme et leurs enfants. Paul marchait rapidement ; Pierre, au contraire, semblait regretter, outre mesure, de quitter ce coin de terre où il était né et où s'était écoulée toute sa vie ; ses pieds étaient comme collés au sol, il avançait avec une désespérante lenteur ; il criait à Paul :

— Ne marche pas si vite, je ne puis courir comme toi. *Ce n'est pas la mer à boire*, quand bien même nous nous mouillerions un peu les pieds !

Paul répondait :

— J'entends la mer gronder, les eaux vont nous atteindre, peut-être est-ce déjà trop tard.

Pierre répétait sa phrase :

Ce n'est pas la mer à boire ! et marchait avec la même mollesse. Paul allait aussi du même pas que son ami, car il ne voulait pas l'abandonner.

La mer avance avec rapidité, déjà les vagues, furieuses, soulevées par un vent fort, viennent mouiller les pieds des deux pêcheurs et menacent de les engloutir.

Paul, prenant le sac contenant ses économies, le jette à l'eau en disant :

— Ce sac est lourd, il m'embarrasse, je le jette.

Pierre, surpris de voir qu'on abandonne ainsi le fruit de plusieurs années de travail, reprit :

— Tu n'y penses pas ; veux-tu me donner l'argent que tu laisses si je l'emporte ?

Paul consentit sans peine et sans regret, et ils avancèrent rapidement. Quelques pas plus loin, Pierre s'écria :

— Cet enfant est bien lent, il m'embarrasse, je le laisse.

Paul, indigné, s'écria :

— Malheureux, tu abandonnes ton enfant ? Je vais le prendre, je le sauverai avec moi ou je périrai avec lui.

La mer avance toujours, ses eaux s'élèvent, nos hommes vont périr, car l'eau les entraîne.

Pierre serre ses deux sacs pleins d'argent et Paul embrasse les deux enfants qu'il conduisait ; ils sont recouverts par une vague plus haute et ils commencent à disparaître sous les flots. . . .

Tout à coup, un cavalier, à l'armure brillante, apparaît, monté sur un rapide coursier qui galope sur les vagues sans que ses pieds plongent dans la route liquide. Il crie d'une voix si forte et si retentissante que les rochers tremblent :

— *C'est la mer à boire ! C'est la mer à boire !*

Il s'approche de Paul, le saisit par un pan de son habit et le retire de l'eau avec les deux enfants et les place sur son coursier. Le cavalier s'avance vers Pierre et vent aussi le tirer par un pan de son manteau ; mais Pierre, avec ses deux sacs d'argent, était si pesant, que l'habit se déchira et les vagues le recouvrirent. . . .

Le cavalier transporta Paul et les enfants sur le rocher et dit :

— Je suis saint Michel ; j'ai vu la bonne action que tu as faite en te chargeant d'un enfant abandonné, et j'ai voulu t'en récompenser. Je veux

que tu fasses élever en ces lieux une église en mon honneur ; voici pour l'église et pour toi.

En disant ces mots il lui présenta une bourse pleine d'or et disparut.

* *

Voilà pourquoi on voit une église sur le Mont Saint-Michel et pourquoi ce rocher porte ce nom.

Paul Calmet.

Armissau (France)

ENTRE MÉDOR ET MINETTE

C'était au soir et en novembre ; un de ces mois intermédiaires entre les saisons, agaçants par leurs variations subites, attristants par leurs pluies de chaque instant et leurs brumes du soir et du matin. On n'éprouve point de goût à sortir et il faut être sollicité par un attrait bien puissant pour affronter la boue, l'ondée et l'affreuse grippe qui nous guette au coin des rues empestées. Mais, en revanche, c'est l'heure du chez soi, du coin du feu, des rêveries flottantes dans la fumée bleue du cigare, ou bien de la douce conversation avec l'auteur que l'on aime. Certains sont tout à fait appropriés à ces heures de flânerie à domicile : Montaigne, Sterne, Xavier de Maistre, Mme de Sévigné et autres qui ne demandent point d'effort à notre pensée.

Ce soir-là, je venais de dîner, et, bien résolu à rester chez moi, j'avais tiré des rayons le volume préféré et l'avais placé sur la table, à portée de ma main ; puis, chaudement serré dans ma robe de chambre, enfoui dans le large fauteuil auprès du feu pétillant, j'allumai mon cigare. A ce moment, Minette, qui avait fini son tour de cuisine, vint faire son gros dos près de moi, et comme j'avais passé ma main sur sa fourrure, elle me regarda bien en face, comme pour me demander une permission, et sauta sur mes genoux.

Après deux ou trois miaulements de satisfaction, après s'être bien frôlée contre mes manches, elle se pelotonna en rond entre mes jambes et mit en train son ron-ron béat. Légèrement, ma main s'égarait dans ses poils soyeux, le long de sa souple échine, d'où jaillissaient de magiques étincelles et, à vrai dire, entraîné moi-même par cet exemple de béatitude amicale, alourdi par la chaleur de la digestion, je me laissai aller à faire, comme Minette, un ron-ron interne et sourd, à lâcher ma pensée qui se mit à errer dans les volutes de la fumée de mon cigare. Je faisais chorus avec ma chatte, et il me restait tout juste assez de lucidité dans l'esprit pour me dire :

— C'est chose curieuse qu'on aime ainsi les chats. On ne le devrait pas, pourtant, car cet animal est faux, ingrat et cruel. Ses câlineries, c'est notoire, ne s'adressent pas à nous ; l'hypocrite bête se caresse à nous mais ne nous caresse pas. Nous savons tout cela pertinemment, et nous ne pouvons nous défendre d'une certaine affection pour elle. C'est peut-être pour sa grâce ondoyante, son agilité d'oiseau, ses poses rêveuses. Il est vrai que nous avons nos heures pour cela ; le chat n'est pas, comme le chien, un domestique complet de tous les instants, mais aux heures de sieste solitaire, aux moments de langueur et d'inertie, c'est bien le démon familier, le génie du coin du feu, avec ses grands yeux ronds, tantôt verts comme des émeraudes, tantôt flavescents comme des louis d'or, dans lesquels couve un regard de sphinx, bénin et moqueur.

Je fus tiré de ma rêverie par un soubresaut galvanique de Minette qui, maintenant dressée sur ses quatre pattes, le dos arqué en accent-circonflexe, le poil hérissé, poussa deux ou trois jurements sifflants ; puis d'un bond ayant sauté à terre, la queue droite au-dessus du corps allongé, elle s'élança hors de la chambre. Je me demandais la cause de ce changement de vue, lorsque j'aperçus devant moi mon bon épagneul Médor, qui me regardait en sollicitant la caresse habituelle. Elle

ne se fit pas attendre, et le brave chien, pour mieux me permettre de la lui continuer, vint poser sa tête sur mes genoux ; mais il la retira bien vite en éternuant violemment et en aboyant après un ennemi invisible. Le leur de chat qui se dégageait de la place encore tiède de Minette l'avait révolté. J'eus beau redoubler mes caresses, il ne voulut plus approcher. Gravement assis sur son derrière, il me regarda profondément avec de grands yeux attristés et éloquents qui me tinrent à peu près ce discours :

— Ah ! maître, combien tu me fais de la peine, de te laisser prendre aux grimaces câlines de cette sale bête, égoïste et cruelle, menteuse et gourmande, traîtresse à en revendre à Judas. En vain attends-tu de l'affection d'elle, elle n'aime que les aises que tu lui procures. Elle s'assied sur toi parce que la place est douillette, chaude et capitonnée, mais de toi, elle se soucie comme de la dernière souris qu'elle a croquée. Tu peux partir, disparaître, mourir même, elle n'en continuera pas moins son ron-ron de satisfaction si la maison est toujours là, confortable et bien approvisionnée, avec l'assiette au lait derrière la porte. Pauvres chiens que nous sommes, crois-tu que cela ne nous fait pas de la peine de voir les caresses de nos maîtres s'égarer sur ces bêtes perfides et puantes ? Cela nous en fait énormément, au contraire ; c'est attristant de voir la même main qui nous flatte, nous, fidèles, dévoués, désintéressés à coup sûr, se promener avec amour sur la tête de vipère et le dos de couleuvre de ces odieux félins. Dans les temps préhistoriques, nos ancêtres, de grande taille, luttaient avec les lions et les léopards dont nos affreux matous de nos jours ne sont que des descendants dégénérés. Puis, lorsque la terre a été habitable pour l'homme, à l'époque des grandes chasses, nous avons été ses fidèles collaborateurs, et la nuit même, lorsqu'il reposait, nous défendions son toit contre les attaques de ces rôdeurs dangereux. Et vous voir maintenant remplis de tant de tendresse pour les adâtards de vos plus anciens ennemis, n'est-ce pas déconcertant ? Nous ne nous trompons pas à leurs simagrées, nous ; nous voyons en eux l'ennemi héréditaire, et ils resteront toujours tels à nos yeux, si réduits à l'hypocrisie qu'ils soient par le sentiment de leur servissance. Notre seul instinct de bêtes nous servirait-il donc mieux que votre intelligence tant vantée ? . . .

Pour un chien, c'était, par ma foi, supérieurement raisonné ; et j'en fus presque confus. Mais, un homme se donner tort ; jamais ! Les sophismes ne sont ils pas toujours là, pour nous tirer d'affaire ? Je pouffai de rire et répondis à Médor :

— Savez-vous, monsieur mon chien, que vous devenez philosophe et que j'ai appréhendé le moment où vous alliez me faire un petit cours d'ontologie ? Depuis qu'un certain Toussenet, que les dieux confondent, a sculpté cette phrase monumentale : *Ce qu'il y a de meilleur dans l'homme, c'est le chien*, votre race s'est montée le cou d'une façon déplaisante, vous vous avisez de nous prendre en pitié et de nous servir, après le café, le gloria et vos remontrances. Voilà où vous vous méprenez ; d'autant plus, que vous avez parfois raison. Personne autre que nous n'a raison, monsieur Médor ; sachez-le ; et ce sont ceux qui nous développent le plus de raisons auxquels nous donnons le plus tort. Retenez bien ceci. Et puisque la dissertation vous plaît, apprenez quels sont les nombreux mobiles qui nous font aimer les chats.

— En premier lieu, notre affection ne va jamais à ceux qui se donnent à nous trop entiers ; les mères, les épouses fidèles et aimantes . . . et les chiens. Nous pouvons trop sûrement compter sur ces dévouements là pour ne pas en faire fi. Elle est, notre affection, de la nature des fleuves ; elle descend toujours et ne remonte jamais. Nous aimons d'autant plus que nous sommes moins certains de retour et, sous ce rapport, nous sommes bien, à n'en pas douter, créés à l'image de Dieu. Tant que ce beau monde vivra, et qu'hommes et chiens nous n'en connaissons pas un meilleur, il sera peuplé d'Alcèstes grondeurs, toujours repentants et toujours perdant la tête au feu des coquetteries des Célimènes.

— D'un autre côté, si nous sommes de grands ingrats, impatients d'en produire d'autres, nous

sommes encore de plus grands curieux. Le Mystère, l'Enigme, les Sphinx nous fascinent, nous attirent comme l'abîme. Nous mettons un orgueil immense à nous faire forts de les déchiffrer, à les ployer à notre joug.

— Or, je vous le demande, le prototype du Sphinx, du Mystère, n'est-ce pas Minette, votre ennemie ? Sait-on jamais ce qu'elle roule dans sa cervelle insondable. Non, on ne le sait pas, mais on s'obstine à le pénétrer, et voilà, avec leur coquetterie, leur grâce onduleuse, et bien d'autres choses encore, ce qui fait le charme des Minettes.

— Maintenant qu'en bon prince j'ai condescendu à vous confondre, je vous engage, monsieur Médor, à laisser là vos sermons ou à recommencer au complet votre cours de philosophie humaine.

Médor, pendant tout ce beau discours, m'a prêté la plus grave attention ; ses yeux, si bons et si francs, plongeant dans les miens, ses longues oreilles frisées et tombantes, légèrement relevées au dessus de la tête, pour mieux m'entendre. Il m'a certainement compris, mais n'a pas été convaincu ; sa nature loyale et droite ne laisse pas de prise aux sophismes. Aussitôt que j'eus fini, il se leva, me lança un regard de côté plein de pitié, regard qui disait clairement : "Franchement, je n'aurais jamais cru mon maître si fou." Puis la tête basse, la queue entre les jambes, il fit demi-tour et alla cacher son triomphe sous le grand lit.

— Ouf ! fi-je, un gêneur de moins, et vite j'appelai : Minette ! viens Minette !

Justin D'Espéran

MOSAIQUE

MEURS ET COUTUMES

Note trouvée dans une gazette du siècle dernier :

— Au Parlement anglais, le premier ministre a pour siège, aux jours de cérémonies, un ballot de laine : institution tout à la fois morale et politique.

Peut être en est-il encore ainsi : car les traditions de ce genre sont très vivaces en Angleterre.

HISTOIRE DES MOTS ET LOCUTIONS

Le verbe *féliciter*, qui est aujourd'hui d'usage si général, n'était pas encore français au milieu du XVII^e siècle.

Balzac, qui trouvait ce mot très curieusement expressif, entreprit de le faire consacrer à l'encontre de la cour où il était tenu pour barbare.

— Si le mot *féliciter* n'est pas encore reconnu français, écrivait-il, il le sera l'année prochaine, car M. de Vaugelas, à qui je l'ai recommandé, m'a promis de lui être favorable.

Vaugelas, qui faisait alors autorité à propos de langage, s'intéressa en effet à ce mot, qui fut, comme nous disons aujourd'hui, *officiellement* naturalisé, et qui depuis n'a cessé de faire bonne figure dans notre idiome.

D'où vient le nom de *romans* donné aux ouvrages ayant pour sujet des actions imaginaires ?

De la langue romaine que César et ses soldats introduisirent dans la Gaule et qui s'y confondit avec l'idiome du pays se forma un jargon qui prit le nom de langue *romance*, ou tout simplement *romane*. Ce fut celle des premiers récits nationaux français ; et comme ces récits ne roulaient que sur des aventures extraordinaires de guerre, d'amour, de féerie, ils imprimèrent leur dénomination de *romans* à tous les ouvrages du même genre.

CURIOSITÉS MILITAIRES

Les Tlascalans, peuplade de l'ancien Mexique, qui étaient réputés les plus vaillants et habiles guerriers du pays, s'étaient portés au devant de Fernand Cortès qui marchait vers Mexico. Les Espagnols, fort peu nombreux, durent en maintes

occasions compter avec ces ennemis qui les arrêtaient assez longuement.

Malgré la force avec laquelle les Tlascalans combattaient les Espagnols—remarque un historien de la conquête du Mexique—ils se conduisaient envers eux avec une sorte de générosité. Sachant que ces étrangers manquaient de vivres, et imaginant sans doute que les Européens n'avaient quitté leur pays que parce qu'ils n'y trouvaient pas assez de subsistance (ce qui, d'après eux, devait être le seul motif plausible d'invasion et de guerre), ils envoyaient à leur camp de grandes quantités de volailles et de maïs, en leur faisant dire qu'ils eussent à se bien nourrir, parce qu'ils dédaignaient d'attaquer des ennemis affaiblis par la faim. En outre, comme la coutume était établie chez eux d'immoler les prisonniers de guerre aux dieux du pays, et de manger leurs corps, ils ajoutaient qu'ils croiraient manquer à leurs divinités en leur offrant des victimes affamées, et qu'ils craignaient que, devenus trop maigres, ils ne fussent plus bons à être servis dans les festins qui suivaient les sacrifices.

LÉGENDES BIBLIQUES

Moïse, le grand législateur des Hébreux, qui a laissé des livres si remarquables, était bègue. Une légende hébraïque explique comment il le devint. On sait que, peu après sa naissance, il fut exposé sur le Nil et, recueilli par la fille de Pharaon (roi), qui le fit élever et l'adopta. Un jour, l'enfant étant à jouer en présence du souverain, s'avisait de prendre la couronne royale et de la mettre sur sa tête. Cette action innocente fut regardée par le mage Balaam comme une preuve que cet enfant d'origine inconnue était prédestiné à détrôner le roi, si l'on ne le faisait mourir à l'instant. Le Pharaon admit cet avis. L'on allait donc tuer le petit Moïse lorsque Dieu envoya l'ange Gabriel, déguisé en officier du prince, pour le sauver. Gabriel dit au roi : "Pourquoi faire mourir cet enfant, qui n'a mis votre couronne sur sa tête que parce qu'il manque de jugement ? Il n'y a qu'à lui présenter en même temps un rubis et un charbon ardent : s'il choisit le charbon, il est évident que c'est un imbécile qui ne sera jamais dangereux. S'il prend le rubis, ce sera preuve qu'il y entend finesse, et alors on devra le tuer." On apporte un rubis et un charbon. Moïse prend le rubis, mais Gabriel le fait disparaître subtilement et met le charbon dans la main de l'enfant qui, le portant aussitôt à sa bouche, se brûle la langue si horriblement, qu'il devait en résulter pour lui dans la suite une grande difficulté d'articuler nettement. Ainsi Moïse fut sauvé, mais il resta bègue toute sa vie.

EUGÈNE MULLER.

NOUVELLES A LA MAIN

Guibollard est observateur parfois.

Hier, il regardait passer un enterrement qui s'en allait au pas.

Soudain, haussant les épaules avec un superbe mépris :

— Et les poètes disent que les morts vont vite !

* *

La vanité !

— Avez-vous encore le docteur X . . . , ma chère ?

— Certainement.

— Il n'a jamais, cependant, pu guérir personne.

— C'est vrai ; mais il a un bel attelage qu'il fait stationner pendant une demi-heure devant la porte de ses clients . . .

* *

Calino et un de ses amis, qui viennent de se marier, sont dans la joie. Chacun vante à l'autre les charmes de sa chacune.

— Figure-toi, dit l'ami, que quand ma femme défait son chignon, les bouts des ses cheveux lui tombent jusqu'aux talons.

— Rien que les bouts ? riposte Calino du bout des lèvres. Quant la mienne défait le sien, il tombe à terre tout entier !



AUTOMNE D'ALSACE — (SONNET)

A Georges Haas

En Alsace, l'automne est plus belle qu'ailleurs ;
Lorsque les grands houblons couvrent au loin la plaine,
Où les vieux côteaux gris s'étagent par centaine,
— Mer houleuse d'épis blonds et de moissonneurs....

Les soleils de septembre y sont plus enchanteurs.
Par les matins frileux de brouillard qui se traîne,
Ils font le cœur moins sombre et l'âme plus seraine,
— Epanouissement d'aube rose et de fleurs....

Tandis que sur le flanc des monts et des abîmes,
Se perdent dans la brume et l'infini des cimes,
De vieux restes branlants de donjons et de tours,

Au fond de son exil, mon cœur saigne et s'attriste,
Alsace, au souvenir de tous les anciens jours,
Et tu souris, joyeux, ô beau soleil si triste !....

J. B. Chatrian

Bruxelles (Belgique), 1891.

CHRISTOPHE COLOMB

UNE QUESTION D'HISTOIRE

Un journal de cette ville contenait, dans son édition du 24 août dernier, une analyse d'un mémoire qu'un savant français, M. Blanchard, avait lu à l'Académie des Sciences sur les rapports qui ont pu exister autrefois entre l'Europe et l'Amérique. Il est aussi fait allusion dans cette analyse à Christophe Colomb, et on se demande si c'est bien à ce grand navigateur que l'on doit attribuer la découverte de l'Amérique.

Voici cet article :

La découverte de l'Amérique.—Un problème scientifique.—Le cas de Christophe Colomb.—L'Académie des sciences.—L'histoire des animaux.—Un homme heureux.

« Depuis longtemps déjà, un problème scientifique est en suspens. Christophe Colomb est-il le premier Européen ayant découvert l'Amérique ? On a écrit des mémoires à ce sujet, on a polémique ; des docteurs ont soutenu des thèses en Sorbonne sur cette équation géographique.

« Il y a quinze jours, à l'Académie des Sciences, M. Blanchard lisait un important et intéressant mémoire sur la communication de l'Europe et de l'Amérique à l'âge moderne de la terre. Le savant professeur, appuyé d'ailleurs par l'autorité de MM. Gaudy et Daubrée, prouvait que l'Amérique et l'Europe septentrionale avaient été attachées autrefois.

On a remarqué qu'une chaîne volcanique non interrompue allait de l'extrémité européenne en Amérique par l'Islande et le Groënland. C'est par cette chaîne dont plusieurs sommets sont aujourd'hui sous les eaux que se faisaient les communications intercontinentales.

LA FLORE ET LA FAUNE

« M. Blanchard appuyait surtout son opinion sur la flore et la faune communes aux deux parties du monde.

« Voici encore un nouveau témoignage à l'appui de cette thèse originale. Nous le trouvons dans la *Revue scientifique* et il émane de M. A. Vercoutre.

« On sait que Pline, dans son *Histoire des animaux*, n'a pas négligé de mentionner, et avec des détails souvent fort précis, les fourmis. Or voici un intéressant passage du naturaliste concernant une certaine espèce de ces insectes :

« Chez les Indiens septentrionaux qu'on appelle Dardes, certaines fourmis, dit Pline, tirent l'or des mines.... Ce métal qu'elles ont extrait pendant l'hiver, les Indiens le leur dérobent pendant l'été, alors que les fourmis se sont cachées dans leurs souterrains à cause de la chaleur....

« M. Vercoutre a voulu rechercher si les assertions de Pline sont exactes et, dans l'affirmative, quelles pouvaient être ces fourmis dont il a entendu parler.

LES FOURMIS

« Or, il a reconnu qu'il existe une espèce particulière de fourmis se livrant à ce travail d'extraction, et cette espèce c'est la *Pogonomyrma occidentalis*, étudiée par MacCook, en 1881.

« Ces fourmis, en effet, quand elles ont achevé le monticule qui sert de dôme à leurs galeries, recouvrent le tout d'un assemblage de petits pavés bien ajustés, en mosaïque, assemblage constitué par les fragments de roches, fossiles, minerais, etc, qu'elles vont chercher, par un véritable travail d'extraction régulière, jusqu'à treize pieds au-dessous de la surface du sol, afin d'en recouvrir, comme nous l'avons déjà dit, le toit de leur demeure, et aussi en former des tas en réserve.

« Or, comme dans le pays où l'on rencontre ces fourmis, il arrive que le sous-sol est souvent un gisement aurifère, on conçoit que la toiture des fourmilères, et aussi les réserves, sont fréquemment composées de paillettes d'or qui, lavées par les pluies d'hiver, sont, à la belle saison, aisément reconnues et recueillies par les indigènes, lesquels profitent ainsi adroitement des travaux des fourmis.

« Le fait mentionné par Pline est donc absolument exact ; mais, ce qui est assurément curieux, c'est qu'une seule espèce de fourmis—celle qui est indiquée plus haut—se livre à ce travail tout particulier, et il est établi que la *P. occidentalis* habite uniquement l'Amérique du Nord (Colorado, Nouveau-Mexique, etc).

« Ou bien la *P. occidentalis*, au temps de Pline, habitait les Indes proprement dites (Hindustan), d'où elle aurait totalement disparu depuis Pline, puisque, très certainement, elle ne s'y trouve pas aujourd'hui :

« Ou bien la *P. occidentalis* a toujours habité uniquement l'Amérique du Nord, et alors le récit de Pline trop précis pour avoir été inventé de toutes pièces, proviendrait nécessairement de voyageurs ayant, à cette lointaine époque déjà, visité l'Amérique.

« La première hypothèse nous paraît inacceptable, car s'il est vrai que certaines espèces de fourmis semblent en voie de dégénérescence (telle l'*Atta septentrionalis*, etc), on peut affirmer que les fourmis ne sont nullement de ces êtres dont les espèces peuvent, en quelques siècles, disparaître totalement d'un continent ; « et si par suite, on doit admettre la deuxième hypothèse (qui ferait des « Indiens septentrionaux », mentionnés vaguement par Pline, des « Américains du Nord »), il faudrait y voir un argument fort inattendu, et que nous signalons, à l'appui de l'opinion qui veut que les anciens aient connu certaines parties de l'Amérique.

« Quoi qu'il en soit, ce document est des plus curieux. Les fourmis ne s'attendaient pas à tant d'honneur.

« Cependant, il est curieux de constater que ce témoignage scientifique arrive juste au moment où s'organisent des fêtes internationales pour célébrer le quatrième centenaire de la découverte de l'Amérique.

« Même au quinzième siècle, il n'y avait rien de nouveau sous le soleil.

« Christophe Colomb, comme tant d'autres, n'a été qu'un heureux et habile plagiaire.»

Un des graves défauts de notre siècle, a dit un orateur célèbre, c'est de ne plus savoir définir.

En effet, en face de l'état actuel de la science historique, la première pensée qui se présente à l'esprit, après avoir lu l'analyse du travail de M. Blanchard, est celle-ci : Que doit-on donc entendre par le « premier Européen ayant découvert l'Amérique ? » Quel sens doit-on attacher à ce mot de « découvreur ? » Il s'agit d'abord de bien se

fixer sur ce point. Toute controverse sur cette question historique dépend du sens que l'on attache à cette expression de « découvreur de l'Amérique.»

Si l'on veut désigner par là le premier Européen qui, agissant d'après un but déterminé, possédant les qualités qui font les hommes supérieurs, dominant son siècle par la grandeur de son intelligence, et qui, guidé par la science, conçoit le projet de trouver un chemin plus court que celui alors connu pour arriver aux Indes, ou, selon son expression, « qu'il fallait chercher l'Orient par l'Occident », et qui, après des années d'épreuves de tous genres, de contrariétés sans cesse renaissantes, poursuivant toujours son idée, surmonte tous les obstacles et finit par découvrir l'Amérique qu'il fait connaître à l'Europe, à la civilisation, évidemment il n'y a qu'un homme qui ait accompli cette œuvre, et cet homme est Christophe Colomb. Si, au contraire, on entend par ce mot le premier Européen qui abordant accidentellement les côtes de l'Amérique, a eu si peu conscience de sa découverte que l'Europe n'en fut jamais rien avant la fin du XVe siècle, il n'y a aucun doute que l'illustre Génois n'est pas le premier Européen « ayant découvert le Nouveau-Monde », et on a lieu d'être un peu surpris de voir que, même pour certains savants, ce problème scientifique est encore en suspens.

Puisqu'il s'agit ici d'Européens, je ne parlerai pas des rapports fréquents que les races asiatiques ont eus avec l'Amérique. De fait, les populations indigènes du Nouveau Monde se rattachent aux types blanc, jaune et noir de l'ancien continent, et elle ont dû pénétrer en Amérique, à diverses époques, par voie de migrations.

Je passerai également sous silence ce que nous apprennent les livres chinois du pays appelé *Fou-Sang*, que l'on a raison d'avoir identifié avec l'Amérique.

J'ometts de même les traditions des Islandais et des Gallois touchant l'Amérique ; ces traditions, du reste, sont encore à l'état de légendes, et j'arrive aux voyages accomplis par les Scandinaves au commencement du XIe siècle.

« Il ne s'agit plus ici, dit un contemporain célèbre, de faits isolés apparaissant dans la nuit des temps qu'ils éclaircissent seulement par place. C'est une histoire détaillée, embrassant plusieurs générations et donnant parfois des détails circonstanciés, qui expliquent certaines découvertes modernes en même temps qu'ils sont confirmés par elles.» (1)

En effet, les études contemporaines relatives à cette question historique ont parfaitement démontré que les anciens peuples du Nord de l'Europe ont connu et visité l'Amérique plusieurs siècles avant sa découverte officielle par Colomb. Aussi, personne ne met en doute aujourd'hui ces voyages accomplis autrefois par les Scandinaves ; s'il y a divergences d'opinions, c'est seulement à l'égard de la partie de l'Amérique qu'ils visitèrent et qu'ils désignèrent sous le nom de *Vinland*. C'est au point que quelques auteurs américains, exagérant l'importance de ces voyages, ont cherché à enlever à Christophe Colomb tout le mérite de sa découverte et même à jeter de l'odieux sur sa mémoire en publiant sur son compte des écrits diffamatoires, tels que *An inglorious Columbus*, etc, (2). Mais, encore une fois, quels traits de ressemblance y a-t-il entre cette découverte accidentelle de l'Amérique et le projet longuement caressé de Christophe Colomb ? Ce n'est, d'ailleurs, que dans ce siècle-ci que l'Europe eut connaissance des annales islandaises dans lesquelles il est question de ces voyages accomplis autrefois en Amérique, et lorsqu'elles furent publiées pour la première fois, en 1837, ce fut toute une révélation.

Ces intrépides navigateurs se doutèrent si peu

(1) M. de Quatrefages, *l'Espèce humaine*, 1890, p. 154.

(2) Un bas bleu américain, Marie-A. Brown, dans ses *Icelandic Discoverers of America* (Boston, 1888) attribue aux peuples du Nord tout le mérite de la découverte de l'Amérique, et prétend que la démonstration qui aura lieu en 1892 n'est ni plus ni moins qu'un profond calcul ourdi par le Pape et l'Église Catholique pour détourner l'attention publique de l'honneur qui revient aux Scandinaves en cette affaire, et pour engager les Américains à honorer la mémoire de Christophe Colomb.

Il suffit de mentionner de pareils avancés pour en faire voir tout le ridicule et la sottise.

qu'ils découvraient un nouveau continent, qu'ils n'y attachèrent aucune importance, si ce n'est celle de l'avantage qu'en retirait leur commerce ; c'est un fait qui est resté isolé et sans aucun résultat pour l'Europe. En 1492, l'Amérique était aussi inconnue des peuples éclairés de l'autre côté de l'Atlantique que si le Scandinaves ne l'eussent jamais découverte. Aucune route n'était tracée et celui qui eut le courage de ne pas tenir compte des préjugés de son temps et d'affronter les terreurs de la *Mer Ténébreuse* à la recherche de terres inconnues, ce fut l'immortel Colomb, et si l'Europe a si largement bénéficié de sa découverte, ah ! ne l'oublions pas, c'est à lui que nous sommes redevables de ces bienfaits

Il est inutile de m'étendre longuement sur ces voyages pré-colombiens des Scandinaves en Amérique. J'ai publié à ce sujet, l'année dernière, un mémoire assez détaillé qui a été imprimé dans le VIII^e volume des Transactions de la Société Royale du Canada, et j'y renvoie le lecteur désireux de se renseigner davantage sur cette question. On lira aussi avec le plus vif intérêt le chapitre XVIII^e, Peuplement du Globe : Migrations en Amérique, dans l'ouvrage, *L'Espèce humaine*, que vient de publier M. de Quatrefages, une des plus grandes autorités scientifiques du siècle.

Alphonse Casanova

Québec, novembre 1891.

(La fin au prochain numéro)

A MA MUSE

Ecoute ce récit :

Du haut d'une montagne sombre et géante, dont les pics déchiraient les nues, s'élançaient, sur une pente rapide, à travers les rochers, les gouffres, les ravins et les bois, une dizaine de ruisselets coulant dans différentes directions.

Ils fertilisaient la plaine, étanchaient sa soif, murmuraient des chansonnettes, puis soudain, prenaient des airs graves de ruisseaux monotones, pour disparaître dans l'océan.

L'un d'eux, fatigué de ce rôle modeste, ou ne se rendant pas compte du bien qu'il faisait, de la gaieté qu'il apportait, se dit un jour :

" Mon humble existence est tout à fait inutile ici-bas. Asez de rivières, de ruisseaux, de ruisselets roulent leurs eaux dans les environs, pour me dispenser de ma tâche. Disparaissions donc et reptions-nous en nous mêmes."

Le pauvre, inconscient de son œuvre, cessa de parcourir la route accoutumée et sa source tarit ! A quelques temps de là, les terres qu'il arrosait devinrent brûlantes et infécondes ; les plantes se desséchèrent et périrent.

Ses rives si gracieusement fleuries, autrefois, prirent des aspects sinistres de lieux arides et désolés.

Les oiseaux s'enfuirent, la désolation prit leur place.

* *

De ce récit, il ressort que le Créateur n'a rien fait d'inutile. A la matière comme à l'esprit il donne une tâche qui doit être remplie.

Or, il a voulu, ma muse, dans son infinie bonté, que tu fusses poète, tu n'a pas le droit de demeurer silencieuse. Tu dois, pour ta part, contribuer à la formation de la littérature nationale ; tu dois contribuer au réveil littéraire qui se fait.

Né brise pas ton luth ne tiens pas ses cordes inactives, laisse errer ton imagination, compagne inséparable de ton âme, et chante tes pensées.

J. Massicotte

SŒUR THÉRÈSE DE JÉSUS



Sœur Thérèse de Jésus, fondatrice de l'asile catholique pour les aliénés, à la Longue-Pointe. Décédée le 22 novembre 1891.

De cette belle figure de femme évangélique qui vient de disparaître dans la tombe, il n'y a qu'une chose à dire, c'est qu'elle restera ineffaçable dans les souvenirs de tout bon Canadien Français, à l'instar de la mémoire de nos grands hommes. Car nous ne sommes pas oublieux des enfants illustres de notre nationalité qui ne sont plus ; et parmi ceux-là, au premier rang, comptera Sœur Thérèse. Ses compatriotes qui l'admiraient à l'œuvre sauront se rappeler longtemps, se rappeler toujours les services éminents qu'elle leur a rendus dans sa mission humanitaire, si saintement comprise, si vaillamment remplie.

La révérende Sœur Thérèse de Jésus, née Cléopha Têtu, vit le jour à Saint-Hyacinthe, le 3 décembre 1824. Son père était M. Jean François Têtu, notaire, et sa mère Dame Cécile Chabot. Elle reçut son éducation au couvent des Sœurs de la Providence où, à l'âge de vingt ans, elle entra au noviciat. En 1857, on l'envoyait au Chili, où elle fonda un asile pour les enfants abandonnés de Valparaiso. Elle revint au Canada en 1863 et fut nommée supérieure de l'ordre, à Burlington, Vermont.

En 1866, on la rappela de nouveau à Montréal, cette fois pour occuper la position de trésorière générale de l'ordre de la Providence. C'est pendant qu'elle occupait cette position qu'elle fonda l'asile de Saint-Jean de Dieu dont elle a été la Supérieure jusqu'au moment de sa mort.

La fondation de l'asile semble avoir été le but unique de sa vie. Par deux fois elle a entrepris des voyages, le premier dans la province d'Ontario et le second aux États-Unis, afin d'étudier le système établi en divers endroits. En 1889, la révérende Sœur Thérèse a visité la France, l'Angleterre, l'Ecosse, la Belgique et l'Italie, toujours dans le but de découvrir quelque chose de nouveau, au sujet du traitement des aliénés. Ce dernier voyage a été pour beaucoup la raison du changement opéré dans les plans des bâtiments du nouvel asile.

Sœur Thérèse était une femme possédant des qualités administratives que l'on rencontre rarement chez une personne de son sexe. Elle jouissait surtout d'une mémoire remarquable. Ceux qui, à sa suite, ont visité l'établissement qu'elle dirigeait se souviennent qu'elle connaissait chaque patient par son nom, et ils ont été témoins du culte dont elle était l'objet de la part des malheureux auxquels elle adressait toujours quelques douces paroles de consolation.

Nous avons pour nos fautes des indulgences d'auteur.—G. DROZ.

M. DENIS RUTHBAN

HOMME DE LETTRES

M. Ruthban—on le connaît au MONDE ILLUSTRÉ—écrit dans le *Glaneur*, de Lévis, un bon article sur un sujet intéressant. Qui le croirait ? au cours de ces remarques, il trouve le tour, ce spirituel Denis, de *chavffer*, oh ! légèrement, Jean Rit, Jean Pleure, M.M. E.-Z. Massicotte et René LeMay, parce que ces messieurs ont écrit, dans un instant de fantaisie joyeuse, qui des portraiture "comiques et rapides," qui des riens du tout rimés. A nos pastels humoristiques, il aurait préféré l'austère et grave critique, celle qui blesse et décourage parfois. Pourtant, ce que nous disions en riant ne laisse pas que d'être la vérité pure, chaste et une, comme dit le philosophe. En badinant on en dit long. Le rire est éloquent !

Nous avons crayonné (j'allais dire plumé !) les jeunes littérateurs. Nous voulions lancer leur barque sous le vent de la popularité. Nous avions décidé, pour l'instant, de ne pas toucher à leurs œuvres, elles sont si peu solides encore ! Il nous plaisait, tout simplement, de les présenter à nos lecteurs tels qu'ils ont poussé et fleuri dans le vaste champ du monde.

M. Ruthban ne veut pas ça. Nous aurions dû leur servir de suite un superbe éreintement, railler leurs essais, et contrairement au renard de la fable, rire de leur plumage ? Il aurait été sage de leur dire, à brûle-pourpoint, que leurs vers étaient mauvais, leurs rimes pauvres et la césure problématique... C'eût été raide d'agir ainsi. Et puis, que diable ! mon cher maître, pour relever des fautes, il faut en trouver, et c'est en vain que j'en ai cherché sous votre plume agile et distinguée !

Ruthban, vous me félicitez d'être rentré dans la vie de l'étude, après n'avoir crayonné que vous et rayonné qu'un jour ! Pas exactement dans les mêmes termes, mais c'est le sens. Vous ajoutez finement qu'après ce dessin que j'ai fait de vous, j'ai considéré qu'il me serait plus profitable de me livrer à l'étude de mon art. Mon cher Ruthban, vous n'y êtes pas, ce n'est pas là la raison qui m'a engagé à vous laisser seul, pauvre victime, à l'entrée de la longue et déserte galerie ouverte aux lecteurs du MONDE ILLUSTRÉ.

Philostrate a fait remarquer que pour dessiner le portrait d'un nègre, il n'est pas nécessaire d'avoir un crayon noir. En effet, avec un crayon blanc on peut faire ce portrait, et son nez aplati, ses cheveux crépus, ses joues saillantes, ses lèvres épaisses se noirciront suffisamment à nos yeux. C'est blanc, mais on reconnaît le nègre ! J'ai pu mal faire les grands traits de votre portrait, j'ai peut-être négligé un peu de clair-obscur, d'ombre... que sais-je ?... trop de lumière rend trop uniforme... mais, n'importe, malgré tout, on a reconnu mon... poète !

Et j'aurais eu le front de continuer ces dessins, si une jolie confidente n'avait échappé mon secret. Dès lors, il m'était impossible de publier de nouvelles esquisses. J'en avais dans mes cartons qui m'auraient attiré des misères—on est si susceptible !

Confiez-vous aux jeunes filles à présent...

JEAN PLEURE.

LES IDÉES DE MA VIEILLE TANTE

Moyen de traiter les mèches de lampe.—J'ai remarqué, dit ma vieille tante, que souvent les mèches de vos lampes à huile charbonnent ou ne donnent pas la lumière désirée ; voici un moyen excellent pour y remédier :

Plongez votre mèche dans une solution saturée de sel de cuisine fondu dans de l'eau filtrée ; puis, faites-la bien sécher. Elle donnera alors une flamme brillante et sans fumée.

Prenez ensuite une solution saline semblable et mélangez la avec quantité égale d'huile ; agitez et mêlez bien ensemble, puis laissez reposer. Toute l'huile ayant remonté dessus, décantez la avec soin et servez-vous de la mèche.



CHEF SAUVAGE ET SA TRIBU DESCENDANT DES MONTAGNES



PREMIER ASPECT D'UN CHEF ABORIGÈNE



SCÈNES DE MŒURS DANS L'ILE DE FORMOSE.—UN SUCCÈS D'AMUSEMENTS A LA MODE DU PAYS



BEAUX-ARTS.—DÉTRONÉE, TABLEAU DE M. J. A. CLARK

ROMAN CANADIEN INÉDIT

UN

AMOUR SOUS LES FRIMAS

(Suite)

—On aurait dit que la mère se défiait de moi. Elle m'observait. Mais à un moment donné, comme elle tournait la tête, j'ai glissé rapidement la lettre dans la poche de Mlle Marguerite, en lui jetant un coup d'œil significatif.

—Elle n'a rien dit.

—Non, pour une bonne raison, car sa mère ne nous a pas laissés d'une semelle. Mais je pense que vous aurez bientôt une réponse par la poste.

En effet, le lendemain Alfred reçut une lettre de Marguerite. Elle était brève, d'une de ces brièvetés qui annoncent une résolution énergique : "Je souffre trop, loin de vous ; je suis décidée à partir avec vous lorsqu'il vous plaira."

Alfred baisa l'écriture avec ferveur, plia soigneusement le papier qu'il replaça dans l'enveloppe et mit le tout dans sa poche.

Sa physionomie s'éclaira d'un bon sourire de contentement.

Enfin dit-il !

XIII

INTRIGUES MATERNELLES

Mme Rosewood avait beaucoup réfléchi, depuis quelques jours sur l'avenir d'Alfred. D'abord elle avait eu une grande colère en apprenant de la bouche d'Annie le récit des duplicités de son fils et de Marguerite. Cependant, voyant la résolution inébranlable du jeune homme, elle n'osa pas le combattre énergiquement. Elle se borna à de timides observations. C'était tout juste pour l'acquiescement de sa conscience, car elle savait fort bien que ces représentations ne serviraient à rien. Con vaincue de son impuissance et voyant le projet de mariage qu'elle avait formé, complètement renversé, sans espoir, elle se mit consciencieusement à chercher ce qu'elle pouvait faire pour la réalisation de celui de son fils. Après tout, elle ne voulait que son bonheur, et puisqu'Alfred ne le cherchait qu'avec Marguerite, ne devait-elle pas l'aider à l'obtenir. Elle s'habituerait de plus en plus à ce projet qui, maintenant lui paraissait moins irréalisable. Elle n'en avouait rien à Alfred, se contentant de ne pas contrecarrer ses idées. Puis elle songeait à une idée qui lui était venue il y avait quelque temps.

Alfred n'était pas son fils, nous l'avons dit, il n'était que son fils adoptif. Condamnée à ne pas avoir d'enfant et désolée de n'en pas avoir, Mme Rosewood, dans les premières années de son mariage, avait résolu d'en adopter un ; mais elle voulait un enfant orphelin, dont tous les parents fussent morts, si possible, un enfant qu'elle pût posséder sans partage et qui se crût toujours le sien. Elle trouva, dans un orphelinat de New York où elle habitait alors, un poupon tout joufflu, tout rose qui remplissait ces conditions. Il avait été sauvé miraculeusement, en mer, avec une petite sœur jumelle, dans un naufrage où ses parents avaient péri. On n'avait aucune trace de ceux-ci. Une seule chaloupe avait été sauvée et les rares survivants de ce désastre n'avaient pu donner aucun renseignement. La petite fille venait d'être adoptée par une famille qui était partie pour l'Europe. Cela faisait parfaitement l'affaire de Mme Rosewood. Dans son idée de posséder cet enfant exclusivement, d'en faire le sien sans partage, elle ne pensa même pas à s'enquérir du nom de la famille qui avait adopté sa sœur. Plus tard, lorsque s'agita la question de marier Alfred, elle eut comme un remords. Dans son égoïsme de

mère adoptive, avait-elle réellement le droit de s'approprier cet enfant ? N'était-ce pas son devoir de faire des recherches ? Peut-être appartenait-il à une famille riche, qui lui ferait un sort plus heureux qu'elle ne pouvait le lui faire elle-même ? Au cas même où cette famille serait pauvre elle avait sur lui les droits sacrés du sang. A l'heure présente, cette famille cherchait son enfant, et elle, dans son égoïsme, ne ferait rien de son côté. Elle remettait l'affaire de jour en jour, lorsque vint l'échappée de Marguerite et d'Alfred. Alors, elle n'hésita plus, dans la pensée que la révélation du mystère entourant la naissance de son fils, pourrait amener la réalisation de ses vœux. Après en avoir conféré avec son mari, elle écrivit une longue lettre à l'hôpital de New-York où elle avait pris son garçon. Chaque jour elle attendait avec impatience une réponse qui n'arrivait pas.

XIV

DÉSERTION

Cependant Marguerite, depuis quelques jours, paraissait moins sombre que par le passé. Son visage commençait à se rasséréner. A table, ce soir-là, elle eut même quelques accès de gaieté qui firent un plaisir énorme à ses parents. Elle passa la soirée au salon, occupée à quelques travaux de broderie, puis à finir la lecture d'un roman qui paraissait l'intéresser beaucoup. Vers onze heures, comme ses parents allaient se retirer, elle les embrassa plus tendrement que de coutume.

—Décidément, dit en s'éloignant Mme Spencer à son mari, cette petite commence à devenir gaie et un peu plus raisonnable.

—Ce n'est pas trop tôt, soupira le mari. Sa douleur me tuerait. Je n'ai jamais su, que ces jours derniers, combien j'aimais cette petite.

—Et moi, crois-tu donc que je ne l'aime pas ? Il m'en coûte de la contraindre, et je te prie de croire que je n'aurais pas le courage de persévérer dans mon opposition. Mais le plus fort est fait. La voilà qui se résigne, et plus tard, elle comprendra mieux que si nous nous sommes opposés à ses désirs, c'était pour assurer son bonheur, et elle nous sera reconnaissante de ce que nous aurons fait pour elle.

—Espérons-le, se contenta d'ajouter le mari.

Quand Marguerite eut refermé sur elle la porte de sa chambre, elle se jeta sur une chaise. Alors les larmes, qu'elle refoulait jusqu'au fond de son cœur, se mirent à jaillir de ses yeux, comme d'une source qu'on découvrirait tout à coup. Ainsi, c'en était fait ; elle allait faire à ses parents une grande peine, une très grande peine ; mais c'était nécessaire. Elle ne pouvait s'arracher du cœur sans l'anéantir complètement cet amour qui y avait poussé de si profondes racines. L'amour se commande-il ! Peut-on aimer par ordre de qui que ce soit ? Non, c'est un élan instinctif que rien au monde ne saurait guider ni modérer. Elle qui, jusqu'alors, avait eu tant de plaisir à obéir en tout à ses parents, elle allait leur désobéir gravement et les plonger dans la douleur. A cette pensée, elle sentait ses larmes redoubler. Mais il le fallait, elle l'avait promis, il était trop tard pour reculer maintenant. Marguerite jeta un coup d'œil sur la pendule.

—Minuit déjà, dit-elle, comme le temps passe vite !

Alors elle se leva et chercha tout doucement dans les tiroirs de sa commode quelques linges dont elle emplit une petite valise. La maison était plongée dans un silence complet ; Marguerite marchait avec des précautions infinies craignant qu'on n'entendît ses pas même à travers les tapis. En passant devant sa glace, elle se regarda et elle recula presque effrayée. Elle était pâle, de cette pâleur livide que doivent avoir les criminels qui ne sont pas encore endurcis, au moment de commettre une mauvaise action. Elle s'assit à sa table, prit une feuille de papier et écrivit longuement.

Elle plia le papier et le mit dans une enveloppe qu'elle laissa bien en évidence sur la table.

—Maintenant, il faut partir, dit elle, voici l'heure.

Elle jeta un regard attendri tout autour de sa

chambre. Sous le jour recueilli de la lampe, tous ces objets semblaient dormir dans une sérénité profonde. Une grande ombre noire s'étendait sur le plafond et descendait jusqu'à la moitié des murs, jetant comme un crêpe sur les rideaux blancs des fenêtres et du lit. Presque toute la glace était noyée dans une demi-obscurité, qui prêtait à l'espace qu'elle reflétait l'illusion d'une profondeur mystérieuse. Au dessus de la lampe, brillait une lumière circulaire. Des taches noires s'étendaient dans les coins et sous les meubles. Le lit s'étalait dans sa blancheur comme une surface de neige immaculée, fraîchement tombée du ciel. Le nid invitait au repos ; il avait un air d'abandon et de tristesse, comme s'il lui manquait quelque chose. Les objets empruntent à la nuit et au silence je ne sais quoi de grave et de solennel. Il semblait à Marguerite que toutes ces choses s'animaient à cette heure pour lui parler. Elle y voyait les compagnons et les témoins des jours paisibles de son enfance et de toute son existence de jeune fille. Elle n'avait pas de secret pour eux ; ils connaissaient ses pensées les plus intimes. Et à cette heure où elle allait se séparer d'eux, elle sentait un déchirement cruel dans le plus intime de son être. Tous ces objets semblaient lui dire : "Voyons, pourquoi nous quittes-tu ? Ici c'est la paix, la tranquillité, le bonheur dans l'obéissance à tes parents. Sais-tu seulement où tu vas ? Sais-tu ce qui t'attend hors d'ici ? Tu n'as pas l'expérience de la vie. Fie-toi à ceux qui l'ont et qui ne veulent que ton bonheur."

Marguerite sentit comme un fer qu'on lui retournait dans le cœur. Elle promena encore une fois sur tous ces objets un regard presque suppliant, comme pour se faire pardonner sa désertion, puis elle entra ouvrit sa porte, qu'elle referma bien doucement sur elle. Pourtant sa main tremblait. Elle était dans le corridor faiblement éclairé par une lampe. On n'entendait dans le silence de la nuit qu'un ronflement étouffé. Marguerite s'arrêta un moment pour écouter et pour comprimer les battements de son cœur. Cette voix inconsciente et monotone reconnaît à son oreille comme la note plaintive de la douleur paternelle. Que ne souffrirait point ce pauvre père, le lendemain matin, en voyant sa fille partie ? Cette pensée la retint un instant ; mais on l'attendait dans la rue ; il fallait partir. Elle s'avança donc tout doucement et commença à descendre l'escalier. Tout à coup, un bruit se fit entendre dans la chambre de ses parents, comme de quelqu'un qui se lève. La jeune fille se laissa tomber anéantie sur une marche. Le sang battait ses tempes. Elle n'entendait autour d'elle que des bruits confus ; il lui sembla qu'une porte s'ouvrait et qu'elle allait entendre la voix irritée de son père. Elle se crut perdue. Elle se leva prête à dire à son père : c'est moi, et à se jeter dans ses bras pour lui demander pardon.

Mais la porte ne s'ouvrit pas et elle n'entendit plus que le ronflement de tout à l'heure.

Marguerite fit un pas pour remonter l'escalier et retourner à sa chambre ; elle hésita pour en faire un second, puis, se faisant violence, elle se mit à descendre. Elle marchait plus vite maintenant, comme pour s'ôter l'envie de retourner sur ses pas. Elle traversa la cuisine et ouvrit une porte qui donnait sur la rue. L'air froid lui fit du bien. Elle en aspirait les bouffées avec délices comme quelqu'un qui a failli être asphyxié. Elle s'éloigna à grandes enjambées dans la neige, craignant à chaque moment d'être surprise.

A cette heure de la nuit, la rue était déserte et toutes les maisons endormies.

Ce ne fut qu'au moment de tourner le coin de la rue qu'elle osa jeter les yeux sur sa maison. Elle contempla un instant la lueur de sa lampe qui brillait à travers la fenêtre de sa chambre, comme le marin contemple une dernière fois le phare sur le rivage, avant de se jeter au sein des tempêtes.

Une ombre rasait la façade des maisons. Marguerite s'avança vers elle.

—Est-ce toi, Emile ?

—Oui, mademoiselle, je vous attends depuis longtemps. Monsieur Alfred doit bien s'impacienter. Allons le trouver au plus tôt.

LOUIS TESSON.

A suivre

FEUILLETON DU "MONDE ILLUSTRÉ"

MONTREAL, 5 DÉCEMBRE 1897

CARMEN

PREMIERE PARTIE

—C'est cela même.... Le chevalier Tancredi de Najac est parti d'ici fou d'amour. Que trois ou quatre jours se passent sans lui apporter de tes nouvelles, et le pauvre gentilhomme perdra la faible dose de bon sens qu'il a pu conserver sous le feu destructeur de tes beaux yeux, et, quand arrivera le moment décisif, il ne lui restera ni clairvoyance pour deviner le piège, ni prudence pour l'éviter, ni volonté pour s'y soustraire.... Il jouera de la meilleure foi du monde son personnage dans notre comédie improvisée, et il se proclamera le plus heureux des hommes.

—Ne le sera-t-il pas en effet ! s'écria Carmen, blessée dans l'orgueil de sa beauté par les paroles de son frère.

—Il le sera sans aucun doute ; mais peut-être refuserait-il son bonheur, si nous ne savions pas le lui faire accepter.

—Tu as raison, répondit la jeune fille, et, quoique l'attente soit insupportable, j'attendrai.

—A merveille ! fit Morralès avec enthousiasme ; pour la première fois de ma vie, j'entends des paroles de bon sens sortir de la bouche d'une femme !

—Merci de l'éloge !" répliqua la baladine.

Puis, après un instant de silence, elle reprit :

"Une chose me préoccupe...."

—Laquelle ?

—Je voudrais savoir ce qu'est devenu Quirino, ce qu'il aura dit en ne nous trouvant plus, et si ses beaux projets de vengeance lui tiennent toujours bien fort au cœur."

Morralès devint livide et promena tout autour de la chambre un regard effaré ; on eût dit qu'il tremblait de voir apparaître subitement la figure bronzée de l'Indien et le canon luisant de son vieux mousquet espagnol.

"Ah ! ma sœur, murmura-t-il, pourquoi prononcer ce nom maudit ? Voilà que tu viens de verser du fiel dans la coupe de ma joie. La seule pensée des menaces de Quirino produit sur moi l'effet d'un horrible cauchemar.... elle trouble la béatitude de mes jours.... elle empoisonne le repos de mes nuits.... elle me fait envisager l'avenir à travers un crêpe noir et rouge.... couleur de deuil et de sang !...."

—Poltron !....

—Voilà qui est bientôt dit ! Eh ! oui, caramba ! je suis poltron ! Et qui ne le serait comme moi, quand il s'agit d'un péril formidable et que rien

au monde ne saurait nous faire éviter, si le hasard vient à mettre Quirino sur nos traces !

—Tu crois donc qu'il nous cherche !

—J'en suis aussi certain que je le suis de voir là, devant moi, sur la table, un flacon de vin de Xérès.

—Il ne nous trouvera pas....

—Hélas ! ce qui m'étonne, c'est qu'il ne nous ait pas déjà trouvés ! Ces demi-sauvages, ces Indiens à moitié civilisés, ont pour suivre une piste un instinct qui dépasse de beaucoup celui des limiers les plus habiles.

—Tu exagères les choses et tu les vois avec les yeux de ta peur.

—Non, je les vois comme elles sont.... et la

un moyen de quitter la Havane et de partir pour la France avec ton mari, avant que ce forcené nous ait dépisté.

—Il faut d'abord que je sois mariée, et je ne le suis pas encore.

—Tu le seras dans quatre jours, et quatre jours sont bien vite passés. Mais d'ici là, et jusqu'au départ, cachons-nous, cachons-nous bien ; il y va de la vie !"

Au moment où Morralès prononçait ces dernières paroles, le bruit d'une porte qui se fermait le fit bondir sur sa chaise. Ses dents se heurtèrent, ses mains tremblèrent, de grosses gouttes de sueur perlèrent sur son front dégarni

"Seigneur, mon Dieu ! balbutia-t-il, c'est lui peut-être.... c'est Quirino ! Ah ! que Notre Dame-del-Pilar et saint Jacques de Compostelle aient pitié de mon âme !.... Carmen, fais ta prière.... *Pater Noster... Ave Maria... Credo in unum Deum....*"

La jeune fille, en face de cette épouvante, était devenue pâle ; mais cette émotion dura peu, et la cause du bruit qu'on avait entendu fut presque aussitôt révélée.

La mulâtresse Bérénice, rentrant à la maison après avoir reconduit Tancredi, venait tout simplement de refermer la porte.

XIX

RECETTE POUR MARIER SES SŒURS

Carmen suivit docilement le plan développé par Morralès dans le précédent chapitre, et les résultats de ce plan répondirent aux prévisions du ci devant pêcheur à la ligne des bords du Manzanarès, ce fleuve où il y a quelquefois de l'eau.

Trois jours se passèrent donc sans que Tancredi reçût la moindre nouvelle de sa divine inconnue, et l'effet naturel de cette longue attente fut de rendre le jeune homme littéralement fou d'impatience, d'inquiétude et d'amour.

Il ne mangeait plus, il ne dormait plus, une fièvre continue faisait bouillonner son sang dans ses veines, du matin au soir, du soir au matin, il murmurait le nom de Carmen et pressait contre ses lèvres la rose à demi fanée, tombée des cheveux de la jeune fille.

Enfin, dans la matinée du quatrième jour, un *cargador* ou portefaix du port vint frapper à la porte de la maison d'Eloi Sandric, et remit à Tancredi un billet que lui-même avait reçu des mains d'une mulâtresse qu'il ne connaissait pas.

Le Français donna deux piastres au *cargador*, stupéfait de cette générosité, et déchira d'une main tremblante l'enveloppe coquette et parfumée.

Le billet ne contenait qu'une ligne, mais cette ligne suffisait, et au delà, pour faire succéder le délire de la joie et de l'espoir au morne abattement de l'incertitude et du découragement. La voici :

"Ce soir.... au Laméda."

A l'heure dite et à l'endroit convenu, la mulâtresse rejoignit le Français, le fit monter avec elle dans la volante, lui banda les yeux et l'introduisit dans la maison mystérieuse et dans la chambre tendue de toile des Indes, où l'attendait Car-



Morralès apparut, la main droite armée d'un long pistolet.—(Page 508, col. 2).

preuve, c'est que si quelqu'un pouvait m'indiquer un endroit bien désert où Quirino doit passer au point du jour, j'irais me mettre en embuscade et je lui enverrais une balle dans les reins le mieux du monde.

—Ce serait un assassinat lâche et hideux ! Ce serait infâme !

—Caramba ! voilà de grands mots ! Et comment donc appelleras-tu l'action de Quirino, s'il nous découvre et s'il nous tue !

—Je l'appellerai vengeance.... Après tout, je l'ai trahi.

—C'est possible. Mais si tu as été coquette, moi je suis innocent, et cependant je n'ai point la preuve qu'il m'épargnerait plus que toi. Enfin il me reste un espoir, c'est que nous aurons trouvé

men, plus belle et plus séduisante que jamais.

Le chevalier tomba aux genoux de la jeune fille en balbutiant :

« Oh ! combien je vous aime ! et combien j'ai souffert !... »

— Et moi aussi, je vous aime ! répondit l'Espagnole, en relevant doucement Tancredi, et j'ai souffert autant que vous !... »

Le Français et la gitane s'assirent alors l'un près de l'autre, et commencèrent une longue causerie que nous nous abstiendrons de reproduire, car les dialogues de l'amour n'ont jamais été et ne seront jamais que les paroles d'une même chanson chantée sur le même air... »

Disons seulement que, dans cette causerie, Tancredi mit toute la flamme éloquent de la passion sincère qui débordait en lui ; et que Carmen fut d'autant plus irrésistible que son esprit et son cœur restaient l'un et l'autre parfaitement libres.

La jeune fille continuait avec une habileté merveilleuse l'œuvre de fascination commencée par elle dans la précédente entrevue, elle jouait son rôle avec le talent consommé d'une grande comédienne ; et des auditeurs plus clairvoyants et moins aveuglés que Tancredi se seraient laissés prendre aussi bien que lui aux caresses de cette voix si douce, aux promesses de ces yeux si tendres.

En quelques mots elle mit le Français au courant du roman de sa position : Elle était orpheline, lui dit-elle, et ne dépendait que de son frère, le seigneur don Guzman Moralès y Tulipano, qui touchait à la grandesse d'Espagne et l'obtiendrait certainement un jour. Ce frère, farouche gardien de l'honneur de son nom, n'était point homme à pardonner une faute ou même une démarche compromettante ; il entourait sa sœur d'une surveillance incessante, que, cependant, elle avait trouvé le moyen de déjouer pour l'amour de Tancredi, grâce à la complicité de sa nourrice Bérénice, la mulâtresse. Don Guzman Moralès s'occupait de l'administration des biens immenses que sa sœur et lui même possédaient à l'île de Cuba... Ils étaient, du reste, à la veille de retourner l'un et l'autre en Europe.

« Oh ! Carmen... Carmen !... s'écria le chevalier avec un entraînement passionné, je vous le jure sur mon honneur de gentilhomme, je voudrais que vous fussiez pauvre et de naissance obscure ! »

— Pourquoi donc ? demanda la jeune fille.

— Je vous ai donné ma vie, continua le Français ; mais en vous voyant si noble et si riche, où trouverai-je l'audace nécessaire pour solliciter votre main, et qui me prouve que votre frère ne refusera point ma demande ?

— Ah ! répondit Carmen, mon frère ne peut vouloir ma mort, et je sens bien que s'il refusait de nous unir, je mourrais. Mon cœur vous appartient, Tancredi, et n'appartiendra jamais qu'à vous... Je suis votre femme devant Dieu ! »

Véritablement on aurait pu croire que ces paroles étaient un signal destiné à provoquer le plus rapide des coups de théâtre, car à peine la baladine venait-elle de les prononcer qu'on entendit retentir au dehors les éclats d'une voix bizarre s'écriant, pleine de la fureur et de la menace :

« Un homme s'est introduit dans ma maison ! cet homme est un larron d'honneur ! et il ne sortira pas vivant ! Gardez toutes les issues ! S'il tente de s'échapper, faites feu sur lui de vos pistolets et de vos escopettes ! Je me charge de sa complice. »

— C'est lui ! c'est mon frère ! balbutia la jeune fille avec un geste d'épouvante et de désespoir. Il vient, il sait tout ! nous sommes perdus !

— Pas encore ! répondit Tancredi en tirant son épée. Votre frère n'arrivera jusqu'à vous qu'en passant sur mon cadavre !... Aussi longtemps que je serai vivant, je vous défendrai, Carmen !

— Me défendre ! Eh ! le pourrez-vous ? Mon frère n'est pas seul... ses valets armés lui prêteront main-forte au besoin... Non... non... nous sommes perdus... bien perdus !... Mon bien-aimé, nous allons mourir ensemble... »

L'Espagnole, en parlant ainsi, se jeta dans les bras de Tancredi avec des pleurs et des sanglots, comme pour chercher un asile sur son cœur. En proie aux tressaillements convulsifs de la terreur,

elle enlaçait étroitement le gentilhomme, paralysant ainsi ses mouvements.

« Carmen... Carmen... murmura Tancredi, au nom du ciel, éloignez-vous de moi ! J'ai besoin de toute ma force et de toute ma liberté pour vous défendre... Eloignez-vous, Carmen, ou c'en est fait de nous ! »

Mais affolée sans doute par l'imminence du péril, l'Espagnole n'entendait point Tancredi et ne dénouait pas son étreinte.

Le chevalier, n'osant la repousser et la séparer de lui en employant la force, maudissait du fond de l'âme ces terreurs féminines qui le rendaient impuissant pour la résistance.

Tout ceci s'était passé en beaucoup moins de temps que nous n'en avons mis à l'écrire.

La porte s'ouvrit. Moraès apparut, majestueux, effrayant, inexorable, superbe !

Il tenait son épée nue sous son bras gauche ; sa main droite était armée d'un long pistolet.

À la vue de Carmen presque évanouie sur la poitrine de Tancredi, un sinistre sourire souleva ses lèvres minces et découvrit ses dents blanches et pointues. Il s'arrêta près de la porte qu'il venait de refermer ; il prit une pose théâtrale digne de Frédéric Le maître dans don César de Bazan, et il dit, en accentuant chaque phrase par les roulements d'yeux les plus féroce et significatifs :

« Voilà donc ce que la descendante de l'une des plus vieilles maisons espagnoles a fait de son honneur ! Voilà donc à quel excès d'humiliation et de déchirement j'étais réservé ! Je n'ai qu'une sœur... je veille sur elle comme un père veille sur sa fille ! je la crois pure comme les anges du ciel ! je la crois chaste comme la Madone !... »

— Señor ! s'écria Tancredi avec véhémence, vous insultez lâchement la plus céleste créature que la terre ait portée, et vous l'insultez sans motifs... »

— Taisez-vous ! fit Moraès d'un ton foudroyant, en interrompant le Français, taisez-vous ! votre tour viendra !... »

Puis il reprit :

« Carmen ! vous êtes d'une race où les fautes se lavent dans le sang. En ma qualité de chef de votre famille, je reçois de Dieu le droit et le pouvoir de vous juger et de vous condamner ! je vous juge et je vous condamne ! J'ai prononcé l'arrêt, je l'exécuterai ! Cet arrêt est sans appel ! Recommandez votre âme à Dieu, Carmen, car vous allez mourir !... »

La jeune fille, en écoutant ces mots terribles, releva lentement sa tête, que, jusqu'à ce moment, elle avait appuyée sur l'épaule de Tancredi.

« Mon frère, dit elle d'une voix si basse qu'elle était à peine distincte, mon frère ayez pitié de moi !... »

— Point de pitié pour la fille coupable et sans pudeur ! répliqua frénetiquement Moraès.

— Mon frère, je vous le jure devant Dieu... je vous en fais le serment par la mémoire de ma mère... mon frère, je suis innocente !... »

— Et moi, je le jure sur mon honneur ! ajouta Tancredi.

— Tai-vez-vous ! répéta Moraès pour la seconde fois, je vous ai déjà dit que votre tour viendrait.

— Eh bien ! hidalgo cruel et aveugle, continua le Français malgré cet ordre réitéré, puisqu'il faut du sang et puisque me voilà, sans défense, entre vos mains, tuez-moi tout de suite, mais épargnez votre sœur, car je vous jure de nouveau qu'elle n'a commis aucune faute !... »

— Oh ! mon frère ! reprit Carmen, croyez ce qu'il vous dit ! Je suis innocente et pure ; mais, s'il vous faut du sang, prenez le mien et épargnez mon bien-aimé, car il a respecté l'honneur que vous voulez venger !... »

Il était urgent de mettre fin à cet assaut de générosité qui menaçait de se prolonger indéfiniment.

« Vous mourrez l'un et l'autre ! » répondit Moraès, avec le geste et l'accent d'un tyran de mélodrame accompli !

En même temps il faisait mine de diriger vers sa sœur le canon de son long pistolet.

Carmen alors tomba à genoux les cheveux flottants, les mains étendues, dans cette attitude qu'elle avait essayée dans la nuit de la première entrevue, après le départ de Tancredi entraîné par

Bérénice, et qui lui avait valu les chaleureux éloges de son frère.

« Don Guzman ! cria-t-elle à travers ses sanglots, Dieu vous a fait le chef de notre famille et vous a donné droit de vie et de mort sur moi, mais sur moi seule ! Vous n'avez pas le droit de tuer mon époux !... »

Moralès recula d'un pas, avec une expression de stupeur miraculeusement imitée.

« Votre époux ! répéta-t-il, votre époux ! Qu'avez-vous dit ? »

— La vérité.

— C'est impossible ! vous n'êtes point mariée ! cet homme est un étranger pour vous !... »

— Le ciel a reçu nos serments ! Devant Dieu j'ai juré de lui appartenir ; il a juré devant Dieu de n'être qu'à moi !... »

— Et ces serments sacrés, dit alors Tancredi, nous sommes prêts, l'un et l'autre, à les renouveler devant un prêtre... »

Moralès eut aux lèvres un nouveau sourire où, cette fois, le dédain se mêlait à la colère.

Il se campa vis-à-vis du Français, la tête en arrière, le torse cambré le poing sur la hanche, dans une superbe attitude du capitaine blasonné.

Ainsi posé, la mine hautaine, l'œil mauvais, la bouche tordue par un rictus insolent, Callot l'eût signé des deux mains.

« Savez-vous qui je suis ? » demanda-t-il à Tancredi en le toisant de la tête aux pieds, le savez-vous ?... »

Puis sans donner au jeune homme le temps de répondre, il ajouta d'un ton rampli de morgue héraldique :

« Savez-vous qu'on me nomme haut et puissant seigneur don Guzman Moralès y Tulipano ? Savez-vous que les Tulipano datent de l'an 800, et sont plus nobles que le roi ? »

— Je le sais », répondit Tancredi.

Moralès fit de nouveau un pas en arrière.

A trois reprises il éleva et abaisa ses deux bras, comme pour manifester un étonnement grandissant.

« Vous le savez ! reprit-il ensuite, et vous avez l'audace de prétendre à devenir l'époux d'une fille de ma maison ! »

— Oui, señor... »

Moralès respira bruyamment.

« Qui donc êtes-vous ? s'écria-t-il ; êtes-vous seulement gentilhomme ? »

— Oui, certes... et de vieille et noble race.

— Votre pays ?

— La France.

— Votre nom ?

— Tancredi de Najac.

— Votre profession ?

— Enseigne du vaisseau *le Foudroyant*. »

Moralès salua légèrement.

« Hum !... hum !... fit-il ensuite, la France est un pays que j'estime sans aucun doute. Sa noblesse est illustre et vaillante. La profession d'officier de la marine royale est honorable entre toutes. Mais je ne vous connais pas, moi, señor, et je trouve votre parole insuffisante. Pouvez-vous me donner la preuve que vous êtes bien ce que vous dites ? »

— Non, je ne le puis, en ce moment du moins... »

— Ah ! ah ! Et pourquoi donc ne le pouvez-vous pas ? »

— Je suis étranger ; personne, à la Havane, ne me connaît officiellement, et par conséquent ne saurait vous garantir mon identité... »

— Voilà qui est fâcheux... très fâcheux... extrêmement fâcheux !

« Mais, j'y songe, vous vous dites enseigne du vaisseau *le Foudroyant* ? »

— Oui, señor... Je le dis, et cela est vrai.

— Eh bien ! si cela est vrai, vous devez avoir votre commission. Montrez-la-moi, je ne vous en demanderai pas davantage ; et puisqu'il le faut, pour éviter l'effusion du sang et pour effacer la tache faite à l'honneur des Tulipano, je vous donnerai la main de Carmen... »

Tancredi fit un geste d'accablement désespéré. « Señor, murmura-t-il, je suis certain d'avance que vous allez douter de ma parole... »

— Et, pourquoi cela ? Qu'allez-vous donc me dire de si prodigieusement incroyable ? »

— Cette commission que vous me demandez... »

—Eh bien ?

—Eh bien ! je ne l'ai plus....

—Comment, vous ne l'avez plus ? Comment ? voyons....

—Elle était dans mon portefeuille, qui ne me quittait jamais ! j'ai perdu ce portefeuille....

Moralès se mit à rire d'un rire métallique et strident, pareil tout à la fois au rire de Méphis tophélès, et au bruit rauque d'une crécelle d'acier.

—Décidément, dit-il, vous jouez de malheur ! Votre invention de portefeuille perdu n'est pas vraisemblable ! vous êtes grossièrement maladroit ! J'aurais pardonné au gentilhomme, car le gentilhomme pouvait réparer son off-nse.... je ne pardonne pas à l'imposteur ! Je vais faire justice ! Il vous reste que le temps d'adresser une courte prière à votre saint patron, si vous en avez un.

Et Moralès ajusta Tancredi.

—Ainsi, demanda le Français avec la résignation du condamné qui se soumet à son sort inévitable, ainsi vous ne me croyez pas ?

—Non ! cent fois non ! non ! je ne vous crois pas !

—Eh bien ! senor, tuez moi donc. Mais vous regretterez votre cruelle et fatale erreur, car vous saurez bientôt que je n'ai pas menti ?....

Ici vint se placer à l'improviste un nouveau coup de théâtre prouvant, jusqu'à l'évidence, que Moralès et Carmen auraient pu lutter d'habileté, dans l'arrangement d'un scénario, avec un auteur dramatique de profession.

—Vous saurez bientôt que je n'ai pas menti ! venait de dire le Français.

—Il va le savoir à l'instant même ! s'écria la jeune fille en tirant de son corsage le portefeuille soustrait par elle à Tancredi évanoui, dans la caïa Paséo, et en déployant la commission que renfermait ce portefeuille.

—Tenez, mon frère, ajouta-t-elle, prenez, lisez, jugez ! Vous voyez bien qu'il disait vrai !....

Moralès jeta les yeux sur le papier aux armes de France que lui présentait sa sœur.

Tandis qu'il en parcourait le contenu, sa physionomie se modifiait complètement et perdait son expression furibonde et menaçante.

Quand il eut achevé, il salua de la main Tancredi, qui commençait à ne plus rien comprendre à ce qui se passait sous ses yeux, et il lui dit :

—Monsieur le chevalier, lorsque je crois avoir raison je vais droit au but, et, s'il se trouve des obstacles entre le but et moi, je les brise ! Voilà mon caractère ! Mais, aussi, lorsque je m'aperçois qu'il m'est arrivé d'avoir tort, je me hâte de le reconnaître ! telle est la position dans laquelle je me trouve en ce moment ! Monsieur le chevalier, j'ai eu des torts envers vous.... je vous en fais mes excuses.... je regrette de vous avoir donné tout à l'heure quelques démentis un peu bien énergiques. Si ces excuses et l'expression de ces regrets ne vous suffisent point, nous voici l'un et l'autre l'épée à la main et je suis prêt à vous octroyer toutes les satisfactions qu'il vous conviendra d'exiger de moi....

—Non, non ! s'écria Carmen, en enlaçant de nouveau Tancredi de ses deux bras, refusez ces réparations inutiles ! je vous l'ordonne.... je vous en prie ! Celui qui vous parle est mon frère.... il faut le respecter, il faut l'aimer ! Si votre épée faisait couler une seule goutte de son sang, je ne vous le pardonnerais jamais....

—Rassurez vous, chère bien-aimée.... murmura le chevalier en remettant son épée au fourreau, votre frère n'a rien à craindre de moi....

Puis il ajouta, en s'adressant à Moralès :

—Je n'ai point à vous pardonner, senor, et vos excuses mêmes étaient inutiles, puisque vos injures ne s'adressaient point à moi, mais à un inconnu qui vous semblait suspect et par qui vous vous croyiez offensé. Permettez-moi seulement, maintenant que vous ne pouvez conserver à mon égard ni un doute ni un soupçon, de réclamer l'accomplissement d'une promesse à laquelle je devrai le bonheur de toute ma vie....

—Oh ! répliqua Moralès, cela va de soi.... Carmen est à vous ! Vous ne pouvez sortir de ma maison que mort ou marié....

—Ainsi, s'écria le chevalier radieux, mon mariage avec Carmen....

—Aura lieu sur-le-champ ! Je ne suis point

homme à vivre une heure de plus avec une tache sur mon blason ! Oh ! je sais bien ce que vous allez me répéter ! Ma sœur est pure, et vous avez été le plus discret et le plus respectueux de tous les amants ! Je veux le croire.... je le crois.... Mais la tache n'en existe pas moins ; il faut donc qu'elle s'efface, et qu'elle s'efface sur-le-champ....

Tancredi nageait dans les flots bleus d'un océan d'allégresse.

Carmen baissait pudiquement la tête, sans doute pour cacher les rayonnements trop vifs de ses beaux yeux incendiaires.

Moralès prononça deux fois, et d'une voix aiguë, le nom de Bérénice.

La mulâtresse entra, de l'air le plus humble ; elle semblait tremblante et fort embarrassée de sa personne.

—Tout étant bien, lui dit l'Espagnol, je ne te ferai pas de reproches. Tu mériterais cependant d'être publiquement fouettée et marquée sur l'épaule avec un fer rouge. Mais il est inutile de parler de cela. Tu vas envoyer les valets regarder leurs lits....

—Oui, senor.

—Tu te rendras ensuite au couvent voisin....

—Oui, senor.... répondit Bérénice en tournant sur ses talons.

—Eh bien ! où vas-tu ? s'écria Moralès.

—Au couvent voisin, ainsi que vous venez de me l'ordonner.

—Et qu'y feras-tu ?

—Vous ne me l'avez pas dit.

—Alors, attends donc que je te le dise ! En vérité, cette créature devient folle !....

—Senor, la crainte de vous avoir déplu pourrait en être cause.... répondit hypocritement la mulâtresse.

—Si cette crainte existe, elle aurait bien dû se manifester un peu plus tôt ! répliqua Moralès. Mais, encore une fois, ne parlons plus de cela. Bref, tu vas aller au couvent ; tu demanderas le frère prieur, pour une affaire de grande importance et qui ne souffre aucun retard. Il est de mes amis, et, en lui faisant passer mon nom, il te recevra sur le champ. Tu lui diras que je l'attends. Tu l'amèneras ici tout au plus vite et tu allumeras les bougies de l'oratoire de ma sœur.

—Oui, senor.

—Allons, va vite et reviens encore plus vite.

En un mot fais preuve de la même activité que s'il s'agissait de mal faire et de trahir la confiance qu'on a mise en toi....

Bérénice sortit, la tête basse et d'un air de profonde humilité.

—Monsieur le chevalier, reprit Moralès en allant s'asseoir dans un fauteuil au fond de la chambre, rien ne vous empêche de causer avec Carmen en toute liberté. Je dois rester là pour le décorum et les convenances (que personne au monde ne respecte autant que moi), mais je ne vous gênerai nullement. Ma sœur est votre fiancée, et dans une demi-heure elle sera votre femme....

—Ah ! senor ! s'écria Tancredi avec feu, comment vous exprimer ma profonde reconnaissance ! Elle est sans bornes.... elle sera éternelle....

—Chut ! chut ! fit vivement le gitano grand seigneur, pas un mot de plus à ce sujet ! vous ne devez aucune reconnaissance. Peut-être vous aurai-je accepté pour beau-frère avec la satisfaction la plus vive si vous vous étiez fait présenter à moi et si vous m'aviez demandé ma sœur.... Mais il n'en a point été ainsi. Dans les circonstances où nous nous trouvons, je ne vous donne pas la main de Carmen, je vous la laisse prendre, ce qui n'est pas du tout la même chose. Pour sauvegarder mon honneur outragé, j'avais à choisir entre votre mort ou votre mariage ; je choisis le mariage, parce que cette réparation est plus complète et moins périlleuse, voilà tout....

—Je vous comprends, senor.... répondit le Français avec dignité et avec émotion ; mais ma reconnaissance n'en existe pas moins, car au lieu de la mort c'est le bonheur que je reçois de vous, et, si ma vie désormais n'appartenait à Carmen, je la donnerais pour vous sans regrets....

Moralès fit son geste favori, un geste que nous connaissons déjà : il essuya deux larmes absentes.

—Allons, dit-il en feignant d'obéir à un entraînement irrésistible, décidément, vous êtes un noble

jeune homme, et je ne regrette plus rien.... vous êtes digne de moi ! Tout est oublié. Dans mes bras, mon frère ! dans mes bras !

Tancredi se rendit avec joie à ce chaleureux appel, et il reçut de Moralès l'impétueuse accolade de la réconciliation sincère.

Carmen, seule témoin de cette scène inqualifiable, était muette, pensive, presque triste.

Malgré son triomphe complet, malgré la réussite de tous ses plans, malgré la réalisation de toutes ses espérances, elle se sentait affligée et humiliée de voir le gentilhomme dont elle allait porter le nom jouer avec une si complète bonne foi son rôle de dupe dans la comédie préparée par elle.

Il lui semblait que Moralès allait trop loin.

Tout n'était pas dit encore, cependant.

—Mon cher chevalier, reprit le gitano, la situation est agréablement modifiée. Je ne vous subis plus, je vous accepte, je crois même sentir au fond de mon cœur que je vous choiserais. Dans quelques minutes votre bonheur sera complet. Je ne vous fais point l'injure de mêler une vile question pécuniaire à vos transports amoureux.... entre gens comme nous, à quoi bon parler d'argent et d'intérêts ? Je ne me marierai jamais.... ma sœur est mon unique héritière. Entre elle, vous et moi, désormais tout sera commun. Ce qui appartient à l'un appartient aux autres.... voilà qui est arrêté....

—Senor, balbutia Tancredi, une générosité si grande ! Je ne sais, je vous jure, si je dois accepter....

—Vous le devez ! la délicatesse vous en fait une loi ! Vous m'offenseriez en refusant et vous blesseriez profondément Carmen en même temps que moi. Et, tenez, je vais vous mettre à votre aise. Je vous jure, par ma foi d'hidalgo, que si vous étiez plus riche que moi je puiserais sans scrupule dans votre bourse et j'userais de votre fortune comme d'une chose m'appartenant.

—Eh bien ! senor, puisqu'il en est ainsi, j'accepte.

—Vous vous souviendrez de votre promesse et vous ne vous en repentirez jamais !

—Jamais !

—A la bonne heure.... pas un mot de plus à ce sujet ! Nous sommes parfaitement d'accord.

En ce moment on gratta doucement à la porte.

—Est-ce toi, Bérénice ? demanda Moralès.

—Oui, senor.

—Entre, et rends-moi compte de la manière dont tu as rempli ta mission....

—Senor, fit la mulâtresse, le révérend père prieur vient d'arriver, et les bougies sont allumées....

—Où est le saint homme ?

—Dans l'oratoire.

A suivre

LE CHAMPION DU CRICKET

Le célèbre corps australien de joueurs de cricket dont M. David Scott est un des champions bien connus est protégé contre les accidents sur le terrain. M. Scott écrit : "les effets de l'huile Saint-Jacob sont magnifiques. Je l'ai employée pour le pansement d'une plaie très grave à la jambe. Le soulagement a été extraordinaire." Les membres de tous les clubs athlétiques devraient en avoir.

DRS MATHIEU & BERNIER

CHIRURGIENS-DENTISTES

Coin des rues Champ-de-Mars et Bonsecours

Extraction de dents sans douleurs avec les procédés les plus perfectionnés.

J. N. LAPRES

PHOTOGAPHE

208, RUE SAINT-DENIS, MONTREAL

Cl-devant de la maison W. Notman & Fils.—Portraits de tous genres, et au prix courant. Téléphone Bell, 7283.

AVIS AUX MÈRES.—Le "sirop calmant de Madame Winslow" est employé depuis plus de 50 ans par des millions de mères pour la dentition des enfants, et toujours avec un succès complet. Il soulage le petit patient aussitôt, procure le sommeil calme et naturel en enlevant la douleur, et le petit chérubin "s'épanouit comme un bouton de fleur." Il est très agréable à prendre, il calme l'enfant, amollit les gencives, enlève la douleur, arrête les vents, régularise les intestins, et il est le meilleur remède connu pour la diarrhée causée par la dentition ou autrement. Vingt-cinq cents la bouteille.

A NOS LECTRICES

Nous attirons spécialement votre attention sur la beauté de notre assortiment, qui surpasse de beaucoup, les années précédentes : tels que chapeaux importés, oiseaux, aigrettes, chiffon, etc.

Une visite est sollicitée.
MME H. POITRAS,
 1889, rue Notre Dame.

M Félix Sauvageau, entrepreneur-mécanicien, demeurant, au No 179 1/2, rue Saint-Anoine, Montréal, dit :

"Je souffrais beaucoup depuis trois mois d'une TOUX OPINIÂTRE accompagnée de piquements dans la gorge, de transpirations la nuit et d'un affaiblissement général qui me faisaient craindre la CONSOMPTION de la GORGE. Je suis maintenant parfaitement bien, et je dois ma guérison au SIROP DE TÈREBENTHINE du DOCTEUR LAVIOLETTE. Je n'en ai pris que quatre petits flacons de 25c chaque."

UNE SUGGESTION

Avec le climat que nous avons ces changements soudains de température, la neige, la pluie et le vent, souvent se manifestent dans une même journée, on ne doit pas s'étonner que vos enfants, vos amis et connaissances vous soient si fréquemment enlevés par cause de froid négligé, la moitié des décès provenant directement de cette cause. Une bouteille de *Vin à la Crésote de Héris* du Dr Ed. Morin, tenue chez vous pour quand le besoin s'en fera sentir, préviendra toujours une maladie sérieuse, la note d'un médecin et peut-être la mort. Pour guérir la Toux, les Bronchites et même la Consomption, son succès est simplement merveilleux. Essayez-le.

La Banque Jacques-Cartier
DIVIDENDE NO 52

AVIS est par le présent donné qu'un dividende de trois et demi (3 1/2) pour cent, sur le capital payé de cette institution, a été déclaré pour le semestre courant, et sera payable au bureau de la banque, à Montréal, le et après le deux décembre prochain.

Les livres de transferts seront fermés du 16 au 30 novembre inclusivement.
A. L. DE MARTIGNY,
 Directeur-gérant.
 Montréal, 29 octobre 1891.

Banque Ville-Marie

AVIS est par le présent donné qu'un DIVIDENDE de TROIS pour CENT (3 0/0), payable le premier jour de DÉCEMBRE PROCHAIN, a été déclaré pour le semestre courant; sur le capital versé de cette institution.

Les livres de transferts, seront en conséquence fermés du 20 au 30 novembre inclusivement.
U. GARAND,
 Montréal, 20 Octobre 1891 Caissier.



C. ALFRED CHOUILLOU,
 Agent General Pour le Canada, - MONTREAL.

Pilules Antibiliaeuses.



Du Dr NEY

Remède par excellence contre les Affections Biliaeuses: Torpeur du foie, Excès de bile et autres indispositions qui en découlent: Constipation, Perte d'appétit, Maux de tête, Etc.

Le Dr D. Marsolais, praticien distingué, écrit ce qui suit :

Voilà plusieurs années que je fais usage des Pilules Antibiliaeuses du Dr Ney et je me trouve très bien de leur emploi.

Je ne puis que faire l'éloge de leur composition que vous avez bien voulu me faire connaître. Ne contenant pas de mercure, elles peuvent être administrées sans danger dans une foule de cas où les pilules mercurielles seraient tout à fait nuisibles.

Non seulement je fais un usage considérable de ces Pilules pour mes patients, mais j'en ai aussi employées en maintes circonstances pour moi-même et j'ai constaté qu'elles ont été des plus satisfaisantes.

C'est donc avec plaisir que j'en recommande l'usage aux personnes qui ont besoin d'un purgatif DOUX, EFFICACE, INOFFENSIF.

Lavaltrie, 1er mai 1887. Dr D. MARSOLAIS.

EN VENTE PARTOUT
 SEUL PROPRIÉTAIRE

L. ROBITAILLE, Chimiste
 JOLIETTE, P. Q.

PRIX SEULEMENT 25 CTS LA BOITE.

Excursion Populaire

A LA

COTE DU PACIFIQUE

Des chars doratoires pour touristes laisseront Montréal, à la gare Windsor à 8.15 hrs. p. m.

9 ET 23 DECEMBRE 1891
 se rendant directement et sans changement aucun, jusqu'à la Côte du Pacifique.

Rien que \$2.50 additionnelles au tarif ordinaire de seconde classe pour cette magnifique accommodation.

Pour plus de détails s'adresser à l'un quelconque des agents du chemin de fer canadien du Pacifique.

BUREAUX des BILLETS à MONTREAL
 266, rue St Jacques et aux Gares

Wm. F. EGG, D. McNICOLL,
 Ag. Dist. Pass. Ag. Gen. Pass.
 MONTREAL.

ÉCOLE

De dessin et de peinture

Cours d'après nature et d'après l'antique. Leçons privées données à l'atelier ou à domicile. Classe du soir trois fois par semaine.

E. LEFEUNTIN
 Artiste-peintre.
 No 63, rue St-Jacques, Montréal.

CASTOR FLUID

On devrait se servir pour les cheveux cette préparation délicate et rafraîchissante. Elle entretient le scalp en bonne santé, empêche les peaux mortes et excite la pousse. Excellent article de toilette pour la chevelure. Indispensable pour les familles. 25 cts la bouteille.

HENRY R. GRAY,
 Chimiste-pharmacien,
 123 rue St-Laurent

ÇA VAUT



Pour une ville comme Montréal d'avoir un marchand qui vend des meubles de toutes sortes à bon marché, tel que M.

F. LAPOINTE.

Voyez ses ameublements de salon depuis \$20 00 jusqu'à \$250 00 qui ne sont pas surpassés pour la beauté et la qualité ainsi qu'un choix de sets de chambre des plus considérables depuis \$12 00 à \$200.00.

Une visite vous convaincra du beau et de ses bas prix.

F. LAPOINTE

1561, RUE STE-CATHERINE
 (3ème porte de la rue St-André)

Ouvert tous les soirs jusqu'à 9 hrs.

EMILE TRUDEL, EMILE DEMERS.

LIBRAIRIE NOUVELLE

TRUDEL & DEMERS

1611, RUE NOTRE-DAME

Coin rue St-Gabriel

Papeterie, livres d'écoles et de littérature, articles de fantaisie, objets de piété, blanc, d'avocats, etc. Une visite est sollicitée.

J. ALCIDE CHAUSSÉ

ARCHITECTE

MESUREUR ET EVALUATEUR

No 1541, Ste-Catherine, Montréal

Téléphone Bell : 6930

Spécialité : Résidences privées

LADIES

AUX DAMES.—LES PILULES DE TANSY de la mère Green sont employées avec succès par des milliers de personnes; elles sont certaines et sans danger. Agissant seulement sur les organes génératifs et soulageant toutes les maladies. On ne devrait pas en faire usage si l'on s'attend à la grossesse, avant que la question soit décidée hors de doute, car leur usage sera suivi de résultats autres que ceux désirés. Par la maille \$1.00. Détails complets (scellés), 3 cts. **THE LANE MEDICINE CO**, Montréal, Canada. En vente par John T. Lyons, coin des rues Craig et Blurry.



TIRAGES EN NOVEMBRE 1891 4 et 18

\$134 LOTS VALANT..... \$52,740
GROS LOT VALANT..... \$15,000

Le Billet: \$1 . . . 11 Billets pour \$10

Demandez les circulaires

S. E. LEFEBVRE, Gérant

61, rue St-Jacques, Montréal, Canada

Attraction sans précédent

Plus de deux millions distribués



COMPAGNIE de la LOTERIE de l'ÉTAT de la LOUISIANE

Incorporée par la Législature pour les fins d'éducation et de charité, et ses franchises déclarées, être parties de la présente Constitution de l'Etat en 1879, par un vote populaire écrasant

Laquelle expire le 1er Janvier 1895

Les Grands Tirages Extraordinaires ont lieu semi-annuellement (Juin et Décembre) et les Grands Tirages Simples ont lieu mensuellement, les dix autres mois de l'année. Ces tirages ont lieu en public, à l'Académie de Musique, Nouvelle-Orléans, La.

Nous certifions par les présentes que nous surveillons les arrangements faits pour les tirages mensuels et semi-annuels de la Compagnie de Loterie de l'Etat de la Louisiane que nous gérons et contrôlons personnellement les tirages nous-mêmes et que tout est conduit avec honnêteté, franchise et bonne foi pour tous les intéressés; nous autorisons la Compagnie à se servir de ce certificat, avec des fac-simile de nos signatures attachés dans ses annonces.

Ed. J. Demers
J. A. Emery

Commissaires

Nous, les soussignés, Banques et Banquiers, paierons tous les prix gagnés aux Loteries de l'Etat de la Louisiane qui seront présentés à nos caisses
E. M. Walsley, Prés. Louisiana National Bk
Pierre Lemaux, Prés. State National Bk
A. Baldwin, Prés. New Orleans National Bk
Carl Kohn, Prés. Union National Bk

Grand Tirage Monstre

A L'ACADEMIE DE MUSIQUE, NOUVELLE ORLEANS.

MARDI 15 DECEMBRE 1891

PRIX CAPITAL . . . \$600,000

LISTE DES PRIX

1 PRIX DE \$60,000 est.....	\$600,000
1 PRIX DE 20,000 est.....	20,000
1 PRIX DE 10,000 est.....	10,000
1 PRIX DE 5,000 est.....	5,000
2 PRIX DE 2,000 sont.....	4,000
5 PRIX DE 1,000 sont.....	5,000
10 PRIX DE 500 sont.....	5,000
20 PRIX DE 250 sont.....	5,000
100 PRIX DE 50 sont.....	5,000
200 PRIX DE 25 sont.....	5,000
500 PRIX DE 10 sont.....	5,000

PRIX APPROXIMATIFS

100 PRIX DE \$1.00 sont.....	101,000
100 PRIX DE 800 sont.....	80,000
100 PRIX DE 400 sont.....	40,000

PRIX TERMINAUX

999 PRIX DE \$20 sont.....	199,800
999 PRIX DE 200 sont.....	199,800

\$3,144 prix se montant à..... \$2,159,600

PRIX DES BILLETS:

Billets complets, \$40; D mi, \$20; Quarts, \$10
 Huitièmes \$5; Vingtièmes, \$1;
 Quarantièmes, \$1.

Prix des clubs, 55 billets d'une \$1 pour \$50
 Taux spéciaux pour les agents. Agents demandés partout

IMPORTANT.—Envoyez tout argent par l'Express à nos frais pour tout envoi de pas moins de cinq piastres, pour lesquelles nous paierons tous les frais, et nous payons tous les frais d'Express sur BILLETS et LISTES DES PRIX envoyés nos correspondants.

Adressez :
PAUL CONRAD,
 NOUVELLE-ORLEANS.

Donnez l'adresse complète et faites la signature lisible

Le congrès ayant dernièrement adopté une loi prohibant l'emploi de la maille à TOUTES les Loteries, nous nous servons des Compagnies d'Express pour répondre à nos correspondants et pour envoyer les listes de prix, jusqu'à ce que les tribunaux aient décidé la question de NOS DROITS COMME INSTITUTION DE L'ÉTAT.

Les autorités postales, cependant, continueront à délivrer toutes les lettres ORDINAIRES adressées à Paul Conrad, mais non les lettres CHARGÉES à lui adressées.

N'oubliez pas que la charte actuelle de la Loterie de l'Etat de la Louisiane qui forme partie de la constitution de l'Etat de la Louisiane et qui a été déclarée par la Cour Suprême des E.-U. un contrat avec l'Etat de la Louisiane et une partie de la constitution de cet Etat, n'expire que le premier janvier 1895.

La législature de l'Etat de la Louisiane, qui s'est réunie le 10 de juillet cette année, a ordonné qu'un amendement à la constitution de l'Etat soit soumis au peuple, à une élection qui aura lieu en 1892, amendement destiné à prolonger la charte de la Compagnie de la Loterie de l'Etat de la Louisiane jusqu'en l'année où peut-être dix-sept.

"German Syrup"

J. C. Davis, recteur de l'église épiscopale St-Jacques, Buffalo, Ala., écrit : " Mon fils a été affligé d'un catarhe dangereux pendant plusieurs mois et après avoir essayé beaucoup de prescriptions des médecins sans en éprouver de soulagement, il a été parfaitement guéri en prenant deux bouteilles de Sirop Allemand. Je le garantis sans hésitations. La plus grande épreuve qu'on puisse faire subir à un remède est d'essayer de guérir un catarhe au-avant que dans le cas précédent. C'est pour cette période de la maladie que le Sirop Allemand a été imaginé. Ceux qui souffrent d'un catarhe avancé feraient bien de se le procurer.

M. J. F. Arnold, de Montevideo, Minn., écrit : Je me suis servi du Sirop Allemand pour la pleurésie. Je n'ai jamais trouvé son égal, encore moins son supérieur.

G. G. GREEN, seul fabricant, Woodbury, N. J., U. S. A., et Toronto Canada.

MAISONS RECOMMANDÉES

NEW-YORK

Hôtel Lantelme

40 Union Square—Maison Française de 1ère ordre, Prix modérés.

HOTEL JACQUES-CARTIER

23, 25, 27, PLACE JACQUES-CARTIER

Hôtel canadien-français situé dans la partie la plus centrale de la ville. Excellente cuisine, consommation de premier choix. Arrangements pour familles. Prix modérés.

J. P. MARTEL, Prop. Montréal

V. ROY & L. Z. GAUTHIER,

Architectes et évaluateurs ont transporté leur bureau au numéro

180 - RUE SAINT-JACQUES - 180

Édifice de la Banque d'Épargne

VICTOR ROY L. Z. GAUTHIER
Éleveur de plancher Chambre 3 et 4

A. PREFONTAINE,

ARCHITECTE

Successeur de feu Victor Bourgeau

12, Place d'Armes, Montréal

V. LACOMBE,

Architecte et Mesureur

397, RUE STE-CATHERINE

Entre les rues Desorimier et Parthenais
Montréal

J. EMILE VANIER

(Ancien élève de l'École Polytechnique)

INGENIEUR CIVIL, ARPEUTEUR

107, rue St-Jacques, Royal Building, Montréal

Demands de Brevets d'Invention, marques de commerce, etc., préparées pour le Canada et l'Étranger.

J. B. RESTHER & Fils,

ARCHITECTES

Chambres Nos 60 et 66, Bâtisse Impérial

107, RUE SAINT-JACQUES

Télé. Bell 1800 MONTRÉAL

Saint-Nicolas, journal illustré pour garçons et filles, paraissant le samedi de chaque semaine. Les abonnements partent du 1er décembre et du 1er juin. Paris et départements, un an 18 fr.; six mois 10 fr.; Union postale, un an 20 fr.; six mois 12 francs. S'adresser à la librairie Ch. Delagrave, 15, rue Soufflot, Paris (France)

Jeux d'esprit et de combinaison

La salle du "Club d'Échecs et de Dames Canadien-Français" est ouverte tous les soirs, au No 292, rue Richmond, Montréal. Les amateurs sont invités.

No 25.—ENIGME

Petite et sans prétention,
La douceur seule est ma devise.
Je décore François de Guise,
Ou bien simplement un maçon.
J'ai pour ennemi le faucon ;
Au colimaçon je me lie ;
Au forçat je vais sans façon.
Lecteur, ne fais pas mon procès,
Car au bain n'est pas ma place ;
Et si de ton cœur on me chasse,
J'ai les honneurs du nom français.

No 26.—CHARADE

Quand la belle et craintive aurore
Ceint le front des cieux et le dore,
J'aime, dans un "premier" profond,
Rêver de mon bel ange blond
Mais je voudrais qu'aucun murmure,
Pas un d'eux d'aucune nature.
Ne vienne me troubler surtout !
.....
Chacun de vous connaît mon "tout."

M. A. PIERSON.

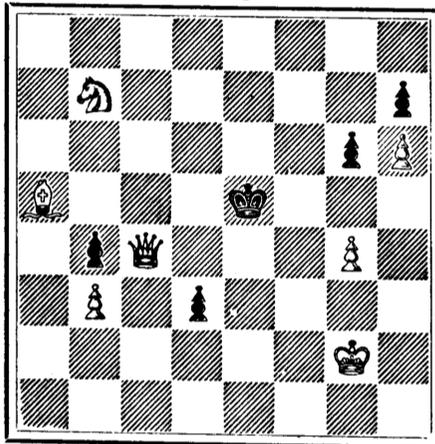
No 27.—LOGOGRIPE

Un amant sous le myrte, un scélérat au bain
Pensent à moi la nuit comme le jour.
Otez ma tête. Eh bien ! celui que j'accompagne
Ne connaît plus le sentiment d'amour.

No 16.—PROBLEME D'ECHECS

Composé par M. Walter Greave

Noirs—5 pièces



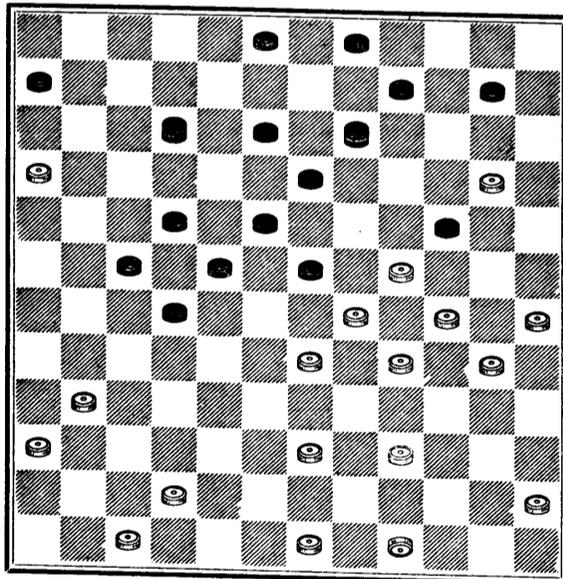
Blancs—7 pièces

Les Blancs jouent et font mat en 3 coups

No 16.—PROBLEME DE DAMES

Composé par M. C. N. Parent, Montréal

Noirs—16 pièces



Blancs—18 pièces

Les Blancs jouent et gagnent

SOLUTION DU PROBLEME DE DAMES NO 15

Blancs	Noirs
32 à 19	67 à 17
68 à 24	17 à 30
18 à 12	6 à 32
19 à 58 partie gagnée	30 à 63
69 à 58	

SOLUTION DU PROBLEME D'ECHECS NO 15

Blancs	Noirs
1 C 5 D	1 P pr C
2 D pr P, échec et mat.	
	Si : 1 R ou P joue.
2 D fait échec et mat.	

SOLUTIONS —No 24. Le mot est : Espérance.
Solutions justes : Thaddé Brunet, (No 22) Lachine ; Maggie Parent (Nos 22 et 23), Montréal ; No 24 var Chs Dugas, St-Henri ; Jos Dupont, St-Roch, Québec, Problème de Dames No 15.—Un amateur, Ottawa ; S. Turcot, Montréal.



LE GRAND REMÈDE CONTRE LA DOULEUR GUÉRIT : RHUMATISME

NÉURALGIE, SCIATIQUE, LUMBAGO,
DOULEUR DORSALE, TIC DOULOUREUX
MAL DE TÊTE, MAL DE DENTS
MAUX DE GORGE
ENROUEMENT, ENGELURES,
ENTORSES, FOULURES,
CONTUSIONS, BRÛLURES ETC.
En vente chez tous les pharmaciens, et
marchands généraux. Prix, 50 cts. la bouteille.
Envoyé par la malle sur réception du prix.
THE CHARLES A. VOGELER CO., Baltimore, Md.
Dépôt pour le Canada à Toronto, Ont.

MAISON BLANCHE 65 RUE ST-LAURENT

Ouverture de marchandises d'automne et
d'hiver, valeur extra, achetées à des prix
excessivement bas.
Venez voir nos prix et vous serez satisfait.

Aider la Nature

En restaurant les tissus malades et
affaiblis c'est tout ce que peut faire une
médecine. Dans les affections pulmonaires,
telles que les Rhumes, la Bronchite et la
Consommation, la membrane muqueuse
s'enflamme d'abord, ensuite des accumulations
se forment dans les cellules à air des
poumons, suivies de tubercules, et finalement
la destruction des tissus. Il est clair, par
conséquent, que jusqu'à ce que l'horrible
toux soit soulagée, les tubes bronchiques
n'ont aucune chance de guérir. Le
Pectoral-Cerise d'Ayer

Calme et Guérit

La membrane enflammée, arrête la
marche de l'épuisement, et ne laisse
aucuns résultats injurieux. C'est pourquoi
il est plus grandement estimé que
tout autre spécifique pulmonaire.

L. D. Bixby, de Bartonsville, Vt.,
écrit : " Il y a quatre ans j'attrapai un
fort rhume qui fut suivi d'une terrible
toux. J'étais très malade, et gardai le
lit environ quatre mois. Mon médecin,
à la fin, me dit que j'avais la consomma-
tion, et qu'il ne pouvait y remédier. Un
de mes voisins m'avisait d'essayer le Pec-
toral-Cerise d'Ayer. Je le fis, et avant
d'en avoir pris un demi-flacon j'étais
capable d'aller dehors. Dès que j'eus
fini le flacon j'étais bien portant, et le
suis depuis lors."

Alonzo P. Daggett, de Smyrna Mills,
Maine, écrit : " Il y a six ans j'étais
commis-voyageur, et souffrais d'une

Affection des Poumons.

Pendant des mois j'étais incapable de
passer une bonne nuit. Je ne pouvais
que rarement m'allonger, avais de fré-
quents étouffements et étais souvent
obligé de chercher le grand air pour me
soulager. Je fus amené à essayer le
Pectoral-Cerise d'Ayer, lequel m'aida.
Son usage continu m'a entièrement
guéri, et, je crois, sauvé la vie."

Ayer's Cherry Pectoral,

Préparé par le Dr. J. C. Ayer & Co., Lowell,
Mass., États-Unis. Vendu par tous les Pharma-
ciens. Prix \$1 ; six flacons, \$5.

**ANNONCE DE
John Murphy & Cie**

Tweeds ! Tweeds !

Immense assortiment de Tweeds dans les plus hautes Nouveautés.

Tweeds canadiens achetés directement des manufactures.

Tweeds anglais et écossais importés directement des meilleurs marchés européens.

Tous marqués à bas prix.
Bons tweeds canadiens, 27 pouces de largeur, tout laine, depuis 50c. Ligne extra à 75c, \$1.00, \$1.10 et \$1.15, dessins des plus nouveaux et fini extra.

Tweeds double largeur pour Ulsters.

Nouveaux tweeds carreaux (cheviot).
Tweeds double largeur, bonne qualité, depuis 85c.

Serges cheviot, haute nouveauté, en bleu-marin, noir, gris.

Drap Cor-du-Roy pour costumes et ouvertures de manteaux doublés en fourrures, en draps gris, noir et bleu-marin.

Pour le plus grand choix de tweeds et drap de toutes espèces et à bon marché, venez droit chez

JOHN MURPHY & CIE

Coin des rues Notre-Dame et St-Pierre

Au comptant et à un seul prix

Bell Tel. 2193

Federal Tel. 58

GRAND TRONC

LORSQUE VOUS VOYAGEZ

Demandez vos billets par cette ligne populaire. Elle traverse toutes

Les Villes et Villages

Importants dans les deux Provinces.
Pour PORT HURON, DETROIT, CHICAGO et autres villes dans les Etats de l'Ouest, elle offre des avantages uniques; étant la

LA SEULE COMPAGNIE CANADIENNE

sous le contrôle d'une seule administration. Donnant correspondances directes pour tous chemins de fer américains. Seule route donnant des avantages pour

Biddeford, Manchester, Nashua
Boston, Fall River, New-York

Et toutes villes et villages importants dans la Nouvelle-Angleterre.

Pour plus amples informations, adressez-vous à la gare du Grand-Tronc, à Montréal où à notre représentant

SANS PEUR ET SANS REPROCHE

SAVONS MEDICAUX

DU

DR V. PERRAULT

Ces savons, qui guérissent toutes les Maladies de la peau sont aujourd'hui d'un usage général. Des cas nombreux de demangeaisons, dartres, hémorroïdes, etc., réputés incurables, ont été radicalement guéris par l'usage de ces savons.

NUMEROS ET USAGES DES SAVONS

Savon No 1—Pour demangeaisons de toutes sortes.

Savon No 5—Pour toutes sortes de dartres

Savons No 8—Contre les taches de rousse et masque.

Savon No 14 Surnommé à juste titre savon de beauté, sert à embellir la peau et donner un beau teint à la figure.

Savon No 17—Contre la gale. Cette maladie essentiellement contagieuse disparaît en quelques jours en employant le savon No 17.

Savon No 18—Pour les hémorroïdes. Ce savon a déjà produit les cures les plus admirables, et cela dans les cas les plus chroniques.

Ces savons sont en vente chez tous les pharmaciens. Expédiés par la poste sur réception du prix (25 cents).

ALFRED LIMOGES
Saint Eustache. P.Q

LA COMPAGNIE D'ASSURANCE

“ WESTERN ”

CONTRE LE FEU ET SUR LA MARINE

Revenu pour l'année 1890..... \$2,001,983 57
Sécurité pour les assurés..... 1,916,186 89

BUREAU A MONTREAL, 104 RUE ST-JACQUES

ARTHUR HOGUE, Agent du département français. J. H. BOUTH & Cie., Agents généraux.

Nous donnons des reçus et des polices écrites en français. Institutions religieuses et propriétés de campagne assurées à de très bas taux.

6068

Dans un besoin pressant rien de comparable

JOHNSTON'S FLUID BEEF

Il est tout de suite prêt, du meilleur effet en cas d'épuisement et de digestion aisée pour les vieux et les jeunes.

J.P. Bourdeau

Importateur et Fabricant de Chapeaux et Fourrures de tout Genre

Dernières nouveautés en Manteaux, Capots, Casques, Bonnets, Manchons, Boas, Garnitures, Doublures, etc.

97, RUE SAINT-LAURENT, MONTREAL



REGULATEUR de la santé de la femme

LES TORTURES CORPORELLES

Une femme qui a longtemps souffert du Beau Mal nous écrit : " Une de mes amies me conseilla d'essayer le " Régulateur de la Santé de la Femme " du Dr J. Larivière de Manville, R. I, et après en avoir pris une bouteille sans beaucoup de succès, j'étais décidée de ne plus continuer. Mon amie me conseilla de persévérer et avant d'en avoir pris trois bouteilles je commençai à ressentir un grand soulagement. Je continuai à en faire usage et aujourd'hui je suis complètement guérie. Ce remède est le véritable ami de la femme." A vendre chez la plupart des pharmaciens ainsi que mes " Females Porous Plasters " (les seules emplâtres recommandées par les meilleurs médecins) que j'envoie aussi par la malle sur réception de 25 cents en timbres de poste.

EVANS & SONS,
Agents pour le Canada

Abonnez-vous au MONDE ILLUSTRÉ, le plus complet et le meilleur marché des journaux du Canada

HARTSHORN'S
SELF-ACTING
SHADE ROLLERS

Beware of Imitations.
NOTICE OF AUTOGRAF OF THE GENUINE HARTSHORN

Insist upon having the HARTSHORN. SOLD BY ALL DEALERS. Factory, Toronto, Ont.

COOKS FRIEND BAKING POWDER.

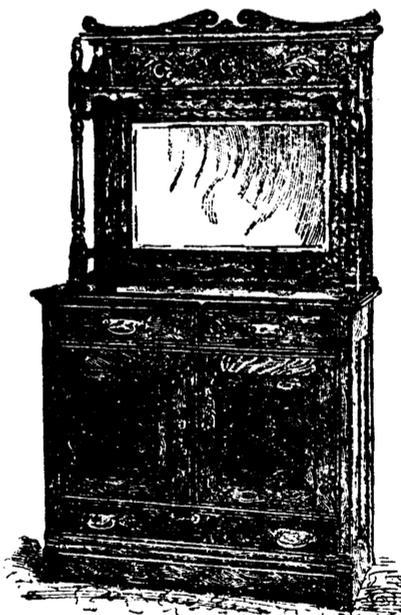
DE W. D. McLAREN

Est la plus économique

RENAUD KING & PATERSON

-- 652, RUE CRAIG --

Meubles ! Gros et détail



BUFFET EN VIEUX CHENE

seulement \$22.

Le plus beau choix de meubles en chêne et en noyer noir qu'il y ait à Montréal. Ne manquez pas de visiter cet établissement avant de faire vos achats.

THIS PAPER may be found on file at Sec. of Rowell & Co's Newspaper Ad. Publishing Bureau 125 Spence St., Toronto, Ont.

ORGUE EOLIEN

la plus grande Merveille Musicale. Visite et correspondances sollicitées.

L. N. PRATTE 1676
NOTRE DAME MONTREAL

Seul importateur des Pianos

Hazleton, Krainch et Bach, Fischer, Dominion et Berlin et des Orgues Eoliennes, Pe'oubet et Dominion.

A. BONNIN & G. MANN

Ingénieurs Civils et Architectes

Chambre 213 et 214.

Tel. Bell 2846.

EDIFICE DE LA NEW-YORK LIFE

PRENEZ LE REMEDE du DR SEY

LE GRAND REMEDE FRANCAIS contre la DYSPEPSIE, les AFFECTIONS BILIEUSES, la CONSTIPATION et toutes les maladies de l'ESTOMAC, du FOIE et des INTESTINS.

Chez tous les PHARMACIENS.

Prix : \$1.00

BAUME NASAL

C'est un remède certain et prompt pour guérir le Rhume de Cerveau dans toutes ses phases.

SOULAGE, NETTOIE, GUERIT.

Soulage à l'instant, Guérit pour toujours, Infaillible.
Plusieurs solidantes maladies sont simplement des symptômes du Catarrhe, tel que : Mal de tête, surdité partielle, perte de l'odorat, maux de gorge, écoulements glaireux, nausées, sensibilité de la dentition, etc. Si vous êtes sujet à ces symptômes ou d'autres semblables, vous avez un Catarrhe; vous ne devez pas perdre de temps pour vous procurer une bouteille de BAUME NASAL. Si vous avez longtemps un rhume de Cerveau, il agit sur le Catarrhe, suivi de la consommation et de la mort. Le BAUME NASAL est en vente chez tous les pharmaciens, ou envoyé, frais de poste payés sur réception, au prix (seulement \$1.00) en adressant

CATARRHE

MUNN & CO
SCIENTIFIC AMERICAN AGENCY
PATENTS

A pamphlet of information and abstract of the laws, showing How to Obtain Patents, Caveats, Trade Marks, Copyrights, sent free. Address MUNN & CO, 361 Broadway, New York.